

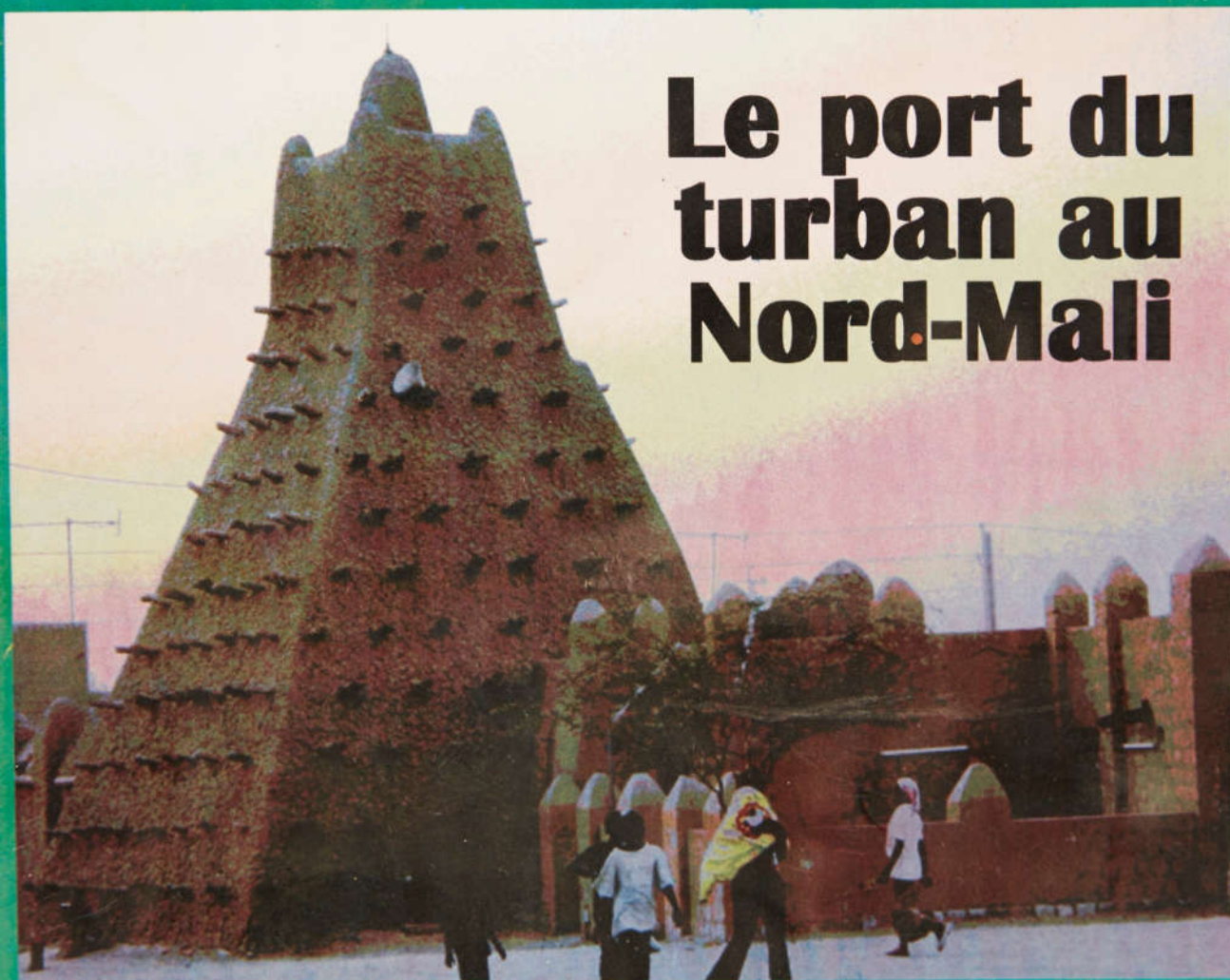
REVUE SEMESTRIELLE DE L'IHERIAB N° 005 - JANVIER-JUIN 2009 - PRIX 1500 F CFA

Sanzoré

IHERIAB - BP 14 TOMBOUCTOU (MALI) - TÉL / FAX : (00 223) 21 92 10 81 - E.mail : cedrab2003@yahoo.fr

L'ÉDUCATION À TOMBOUCTOU

Aspects traditionnels et aspects modernes



Le port du turban au Nord-Mali

**Rapport de la Commission
d'étude sur les corps de
métiers à Tombouctou**

**Ahmed Baba
Abul-Abbas, cadi
de Tombouctou
de 1860 à 1931**

Comité de rédaction

- Mohamed Gallah Dicko, directeur général de l'IHERIAB, directeur de publication
- Sidi Mohamed Ould Youbba, directeur général adjoint de l'IHERIAB
- Noury Mohamed Alamine Al-Ansary, chercheur à l'IHERIAB
- Alfred Kalambry, administrateur Arts et Culture à l'IHERIAB
- Mohamed Diagayeté, chercheur à l'IHERIAB
- Sane Chirfi, directeur régional du Tourisme - Tombouctou
- Aly Ould Sidi, chef de la Mission culturelle de Tombouctou
- Seydou Touré, directeur de l'Institut Hégire de Tombouctou
- Boukhari Ben Assayouti, directeur du Musée de Tombouctou
- Salem Ould Elhadj, professeur à la retraite
- Ismail Diadié Haidara, chercheur, directeur de la bibliothèque Fondo Kati - Tombouctou
- Hamou Mohamed Dédéou, conseiller pédagogique au Centre d'animation pédagogique (CAP) de Tombouctou

La Direction générale de l'IHERIAB remercie vivement l'Agence de coopération et de développement de la Norvège (NORAD) et l'Université d'Oslo qui ont bien voulu contribuer au financement de cette revue.



Sommaire

Pages

Avant-propos.....	5
Présentation de l'Institut des hautes études et des recherches islamiques Ahmed Baba.....	6
Ahmed Baba Abul Abbas, cadi de Tombouctou (1860-1931).....	7
L'éducation à Tombouctou : aspects traditionnels et aspects modernes	10 - 14
Le port du turban au Nord-Mali.....	15 - 17
Ahmed Boularaf (1854-1955).....	18 - 20
Rapport de la Commission d'étude sur les corps de métiers à Tombouctou...	21 - 28
Etude sur les saints de Tombouctou.....	29 - 32
N'Gouna, un héros de la résistance coloniale.....	34





A la dernière parution de la revue *Sankoré* en novembre 1993, le Mali venait tout juste d'entamer l'ère du multipartisme et la toute nouvelle liberté de la presse aidant, l'on assistait à un foisonnement de publications périodiques. Depuis, cet élan n'a pas faibli : il s'est, au contraire, conforté et a évolué pour offrir au monde l'image d'une presse libre et plurielle.

Sankoré revient dans un nouveau contexte plutôt propice après des années d'hibernation caractérisées, pour l'essentiel, par des difficultés de financement et d'édition. En effet, ce magazine apolitique, culturel et scientifique ne peut vivre des seuls revenus de la vente de ses numéros. Il est ainsi tributaire des subventions nationales et internationales qui ne sont - hélas ! - pas toujours disponibles.

Sankoré revient donc avec une équipe rédactionnelle plus étoffée et un nouveau service de tutelle, l'Institut des hautes études et des recherches islamiques Ahmed Baba (IHERIAB) - qui remplace le Centre de documentation et de recherches Ahmed Baba (CEDRAB) - avec des ambitions beaucoup plus grandes surtout dans le domaine de la recherche.

Ces ambitions, ces nouveaux objectifs qui s'inscrivent dans la continuité de ceux poursuivis par le CEDRAB, Mohamed Gallah Dicko, directeur de l'IHERIAB, vous les fera traduire dans ce numéro. Déjà, dans son article, vous aurez un exposé détaillé des mobiles qui ont fait du CEDRAB l'IHERIAB. Vous aurez aussi un aperçu de l'Institut, de son patrimoine, de ses difficultés et de ses perspectives.

L'IHERIAB se veut pluridisciplinaire, plus ouvert sur le monde, à l'ensemble du monde islamique. *Sankoré* ne peut donc que situer sa ligne éditoriale dans cette logique : c'est une revue qui évoluera, qui cherchera le savoir partout, s'abreuvant à toutes les sources sérieuses, acceptant toutes les écoles tout en restant fermement ancrée dans le giron de la culture islamique.

Dans ce numéro, vous trouverez aussi un article de Sane Chirfi Alpha sur Ahmed Baba Abul-Abbas qui fut cadî de Tombouctou de la fin du XIXe siècle au début du XXe siècle. L'explorateur français Paul Marty, qui a rencontré cet érudit au moment de la pénétration coloniale française, disait de lui qu'il était « l'un des hommes les

plus en vue de la ville ». Il a, en effet, été l'un des principaux notables à avoir aidé Tombouctou à entrer dans l'ère de la colonisation sans grand déchirement et sans violence. Ayant vite senti l'inégalité des forces et sans doute compris que le choc des cultures et des civilisations est un processus irréversible, il a négocié la reddition de la ville face aux colonnes de Joffre.

Noury Al-Ansary, lui, a choisi de parler de N'Gouna, héros de la résistance coloniale. Enfin, puisque l'Institut est d'abord un service de collecte et de conservation de manuscrits, Mahmoud Mohamed Dédéou et Mohamed Diagayeté ont choisi de faire découvrir au lecteur les trésors que recèlent certaines bibliothèques et certains manuscrits. Le premier a choisi de rendre hommage à Ahmed Boularaf - à travers sa bibliothèque - lui qui, dès son arrivée, s'est totalement moulé dans la société tombouctienne, s'imposant comme un intellectuel très apprécié. Copiste reconnu, il a constitué une bibliothèque de plusieurs centaines de volumes. Il est l'un de ceux qui, le plus, ont cédé à l'IHERIAB des documents de grande valeur. Il a également été sans doute celui qui a le plus attiré l'attention sur la richesse et la variété des manuscrits de Tombouctou.

En effet, Ahmed Bularaf a été le symbole vivant des relations que Tombouctou entretenait avec le Maghreb. C'est pourquoi Mohamed Diagayeté a choisi de faire un article sur les relations culturelles entre Tombouctou, le Maghreb et le Mashreq, article qui vient justifier les nouvelles prérogatives de l'IHERIAB. En outre, l'auteur fait un commentaire sur "*Izalat al-Rayb wal-Shak*", un livre de référence de Boularaf qui traite de la biographie de certains érudits de Tombouctou, voire de tout le Soudan saharien ; ce qui permet de cerner la richesse de la vie intellectuelle d'antan.

En plus des articles ainsi cités, d'autres tels que l'éducation traditionnelle et le port du turban à Tombouctou seront présentés.

Que le lecteur trouve, à travers ce premier numéro, la volonté manifeste du Comité de rédaction de faire de *Sankoré* l'une des principales revues de référence en matière de promotion de la culture islamique - et de la culture tout court - au Mali, voire partout en Afrique !

La Rédaction

L'Institut des hautes études et des recherches islamiques Ahmed Baba

I- Cadre géographique et historique

A- Aspect géographique

Tombouctou, qui abrite l'Institut, est un carrefour très important, un lieu de rencontre de la pirogue et du chameau. Au sud, il est situé sur la boucle du fleuve Niger ; au nord, il s'ouvre sur le désert. Le Mali dont Tombouctou relève est le pays de la sous-région ouest-africaine le plus ouvert sur le monde arabe comme en témoignent les manuscrits de l'HERIAB.

B- Aspect historique

Tombouctou, ou plutôt Timbuktu, fut fondée par les Touaregs Imaghcharen entre 1080 et 1100. C'était au départ un simple point d'eau où était installée une femme du nom de Bouctou. Elle entre dans l'histoire avec ce qui sera désormais sa caractéristique essentielle : une société multiraciale et multiethnique où l'adhésion à la même foi religieuse - l'Islam - et le goût prononcé des habitants pour le commerce seront les principaux facteurs de développement et de brassage. En effet, elle était devenue, du temps du Mali et du Songhoï, un centre où s'échangeaient des tissus, des armes, du sel apportés par les caravanes et surtout des manuscrits contre de l'or, de l'ivoire, des esclaves, etc. On disait que c'était la période où le commerce des manuscrits l'emportait de loin sur toutes les autres formes de commerce.

Des caravanes entières arrivaient à Tombouctou venant du Maghreb ou de l'Égypte, chargées de papier et ce, au grand bénéfice de l'intelligentsia de l'Université de Sankoré et des autres ulémas. L'Université comptait à l'époque 25 000 étudiants avec d'éminents professeurs comme Mohamed Bagayogo - qui a eu le privilège d'enseigner Ahmed Baba dont l'Institut porte le nom.

C'est pour toutes ces raisons que, sur recommandation de la réunion des experts sur l'utilisation des sources écrites de l'histoire africaine, tenue à Tombouctou du 30 novembre au 7 décembre 1967, cette ville fut retenue pour abriter le Centre de documentation et de recherches historiques. Pour répondre à ces vœux, le gouvernement du Mali a pris l'ordonnance n° 12 du 23 janvier 1970 créant le Centre de documentation et de recherches Ahmed Baba (CEDRAB). Pour pouvoir jouer un rôle plus important, celui-ci a été transformé, le 5 juillet 2000, en Institut des hautes études et des recherches islamiques Ahmed Baba (HERIAB).

II- Missions de l'HERIAB

Elles sont grosso modo ainsi définies :

organiser la collecte de manuscrits en langues arabe et africaine sur le terrain, inventorier et classer ces documents, assurer leur conservation selon les normes scientifiques, mettre en valeur les données fournies par ces documents au moyen de publications appropriées. L'HERIAB ambitionne ainsi de devenir un centre d'accueil ouvert à tous les chercheurs, un nœud de relations culturelles entre le Mali et le monde musulman et tous les autres pays qui s'intéressent à l'histoire et à la civilisation africaines.

III- Structures et activités de l'HERIAB

L'Institut compte trois départements : Enseignement et recherche, Documentation, Édition.

A- Le département de l'enseignement et de la recherche

1- L'enseignement universitaire et post-universitaire

Les infrastructures universitaires n'étant pas prêtes, les Facultés prévues ne sont pas encore ouvertes.

2- La recherche

L'activité de recherche a commencé depuis 1984 par le lancement de la revue scientifique dénommée Sankoré. C'est dans cette revue que sont publiés les travaux des chercheurs sous forme d'articles. L'activité est en train de connaître un essor avec la dotation, par le gouvernement malien, à partir de 2004, d'une subvention permettant de mener au moins deux études par an. Une étude sur l'éducation traditionnelle à Tombouctou et une autre sur les saints de la ville sont en voie de publication. Des ateliers sont prévus pour la sélection des manuscrits à éditer et ceux pouvant permettre l'élaboration de manuels didactiques pour corriger le caractère extraverti de l'enseignement arabe au Mali.

Les relations de coopération scientifique de l'HERIAB avec l'Institut des études africaines de Rabat et l'Université de Cape Town en Afrique du Sud vont davantage relancer l'activité de recherche.

B- Le département de la documentation

Ce département connaît un sort amélioré. Au niveau de la collecte des manuscrits, l'HERIAB a pu, au jour d'aujourd'hui, acquérir plus de 25 000 unités traitant de tous les domaines du savoir, des sciences islamiques aux sciences exactes. Le plus ancien de ces manuscrits date de 1204. La prospection sur le terrain continue car il y a encore des centaines de milliers de manuscrits entre les mains de détenteurs qui n'ont plus les moyens de les conserver.

L'HERIAB dispose d'un atelier de conservation et de restauration dont les agents travaillent d'arrache-pied pour loger tous les manuscrits dans des boîtes à compo-

santes neutres en attendant l'ouverture d'un laboratoire pour mieux maîtriser les paramètres de leur restauration. Sur les 25 000 manuscrits dont dispose l'Institut, plus de 4 000 sont déjà logés dans les dites boîtes.

Par ailleurs, les agents chargés de la numérisation font de leur mieux pour analyser, scanner et graver - dans un premier temps - les manuscrits les plus fragiles et ceux d'intérêt scientifique. Plus de 60 000 pages de manuscrits ont été numérisées dont la moitié a été gravée sur CD. De même, plus de 2000 manuscrits ont été analysés, fichés et saisis avec tous les éléments de renseignement nécessaires.

C- Le département de l'édition

Ce département fait figure de parent pauvre car il ne dispose d'aucun équipement permettant son démarrage. Or, les imprimeries les plus proches de Tombouctou se trouvent à une distance d'au moins 1000 km. Cela constitue donc pour l'HERIAB un réel handicap.

IV- Contraintes

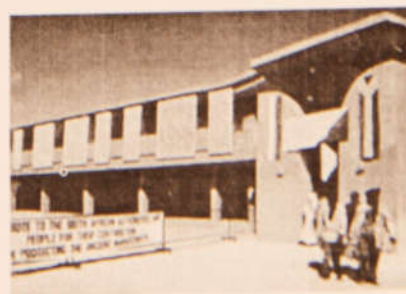
De nombreuses contraintes existent : l'insuffisance du personnel scientifique, la quasi-inexistence de consommables sur les marchés africains, la vétusté de l'équipement informatique avec un besoin criard de financement régulier pour le renouveler, l'absence de formation continue des agents, etc.

V- Partenaires financiers

C'était d'abord la Fondation Ford qui, depuis 2000, a permis de démarrer les activités de conservation et de numérisation, ensuite le Royaume d'Arabie saoudite qui a toujours financièrement assisté l'HERIAB dans plusieurs de ses activités, en l'occurrence dans la collecte et l'achat de manuscrits. Son appui est le plus constant et constitue pour l'Institut un véritable ballon d'oxygène.

Aujourd'hui, grâce au financement de l'Agence de coopération et de développement de la Norvège (NORAD) et celui du Luxembourg par le biais de l'UNESCO, les activités de l'HERIAB se renforcent et se développent davantage.

Par Mohamed Gallah Dicko



AHMED BABA ABUL-ABBAS

Cadi de Tombouctou (1860-1931)

Ahmed Baba Abul-Abbas était l'un des personnages les plus marquants de la vie spirituelle et intellectuelle au moment de la pénétration coloniale française¹. L'histoire malienne de cette période récente a été assez peu ou n'a pas du tout été écrite. En effet, l'histoire contemporaine, encore fraîche dans les mémoires, risque, si l'on n'y songe pas, de se résumer à des noms et à des dates sans contenu. Au moment de la pénétration coloniale, Ahmed Baba Abul Abbas exerçait déjà la fonction de cadi suppléant du cadi Daouda Koï². Il fut donc, de ce fait, un des principaux acteurs de cette époque de l'histoire vu l'importance et le poids de l'Islam dans cette partie du monde.

Dans le présent article, l'on essaiera de présenter l'homme et de cerner le rôle qu'il a joué. L'importante documentation en manuscrits arabes de l'HERIAB où figurent lettres, actes et consultations juridiques et autres écrits concernant Ahmed Baba servira de base au chercheur que nous sommes et sera complétée par des témoignages de ses contemporains.

I- Généalogie

Ahmed Baba Abul-Abbas est né en 1860 à Tombouctou du cadi Sidi Abul-Abbas et de Nana Boncano Alpha al-Amin³. A cette époque, Tombouctou était sous domination peuhle. D'après Ahmed Baba lui-même, son nom complet est Ahmad Baba b. Sidi Abi - I-Abbâs b. Umâr b. Sidi b. Zeyyan b. Zouber⁴ b. Ali dit Bâba b. Ahmad es-Saqli b. Isâ b. Zeyyan al - Akbar⁵.

Selon Paul Marty, ils s'appelaient Ahmad Bâba b. Abul Abbâs b. Mûlay Umar b. Ziyân b. San Muhammad b. Zubeir b. Muhammad b. Zubeir b. Ahmad es - Saqli dit Fettach b. Ali b. Isâ b. Ziyân b. Abd al - Aziz b. Abd Allah b. Muhammad b. Manâj b. Ali b. Andus b. Isâ b. Abd al Rahmân dit Yala b. Ishâq dit Abd al - Alâ b. Hasan



b. Ali b. Talilb⁶. L'on remarque que la généalogie présentée par Ahmad Baba lui-même confirme celle présentée par Paul Marty.

Mort en 1350 de l'Hégire, soit en 1931, le cadi Ahmed Baba était un connaisseur en Droit, en traditions du Prophète, qui lisait le Bukhari pendant le Rajab. Vertueux homme politique de renommée, patient, stratège à l'esprit ouvert, il rendait la justice la journée durant et disparaissait la nuit. Il donnait de l'aumône aux orphelins, aux veuves et aux pauvres. Chaque jour, avant d'entamer la journée, il lisait 5 chapitres du Saint Coran et deux fois le "*Dala'il khayrât*".

II- Enfance et études

Ahmed Baba vécut dans une atmosphère familiale sereine sous l'autorité d'un savant et pieux musulman - son père - à cheval sur les règles de la religion musulmane. Il fréquenta, comme les enfants de son âge, l'école coranique avec une assiduité jamais égalée.

Unique enfant mâle de son père, celui-ci voyait déjà en lui son successeur sur le trône de cadi qui, en cette ville, était héréditaire. L'éducation était si rigoureuse et la formation si sérieuse que la compétence ne pouvait faire défaut. Il fera plus tard d'excellentes études à la médersa de Tombouctou⁷.

A- Ouvrages étudiés

Les principaux ouvrages étudiés par Ahmed Baba Abul Abbas relèvent de plusieurs disciplines: "*Mahat al - 'Arab, al - jarrûmiyya, al - khulâsa*" en grammaire, "*Kitab al - maksûr wa - l - mamdûd*", "*Kitab maqâmât al - harir*" en sarf⁸, "*Sahîh al Bukhârî*" en hadith, "*Maqaddimat ibn Rush, Ibn Ashîr, al - sakhâwî, khalil, Tuhfat - al - hukhâm*"⁹ en fiqh.

B- Œuvres

Cadi supérieur de Tombouctou depuis 1896, Ahmed Baba a laissé un nombre important de fetwas¹⁰, d'actes juridiques et de lettres. En effet,

l'HERIAB dispose d'un grand nombre d'écrits le concernant. Ses fetwas témoignent de la maîtrise du Droit par la diversité et la complexité des thèmes abordés en ce domaine. Les jugements rendus à travers les actes reflètent l'impartialité, la justesse et la grande culture de l'homme. En plus de ses capacités académiques, Ahmed Baba disposait, dans sa bibliothèque, d'ouvrages essentiels sur le Droit et les différents domaines de la science et de la culture islamiques, de la théologie à la linguistique en passant par la grammaire, le fiqh, le hadith, le tafsir, l'histoire et le soufisme¹¹.

En témoignent ces propos d'un historien de la colonisation : « *Ahmed Baba nous a laissé une importante correspondance abordant les sujets les plus divers avec plusieurs grandes figures de l'époque, chefs traditionnels, émirs, cadis, imams, représentants de l'administration coloniale aussi bien que de particuliers. Cela dénote une grande ouverture de l'homme et une participation effective aux problèmes de son époque avec toutes les disponibilités requises.* »

III- Ahmed Baba et la colonisation française

Arrivés à Djenné le 23 septembre 1310 de l'Hégire (12 avril 1893), les Français conquièrent la ville sans difficultés majeures. Les habitants de cette cité adressèrent alors à ceux de Tombouctou une correspondance dans laquelle ils leur demandaient de ne pas chercher à résister aux Blancs puisque ces derniers détenaient des armes terribles. Le message parvint aux Tombouctiens qui consentirent à suivre ces conseils fraternels.

Huit mois plus tard, le mercredi 24 Jumada II de l'an 1311 H, soit le 16 décembre 1893, les Français arrivèrent à Kabara, port de Tombouctou. Des Touaregs et des Sonrhâï de Tombouctou se rendirent à Kabara dans le but d'ouvrir les négociations. Pendant qu'ils se concertaient, les Français envoyèrent une pirogue de reconnaissance avec, à bord, 8 hommes armés.

Yéhia Alkaya, chef de la ville, tira sur l'embarcation et l'enseigne de vaisseau, Aube, fut tué. La réplique française ne se fit pas attendre. Les Touaregs et les Français s'affrontèrent et les premiers battirent retraite jusqu'à Tombouctou où ils passèrent la nuit.

La même nuit, les notables sonrhâï décidèrent d'adresser une lettre pour faire comprendre aux Français leur position et expliquer la machination dont ils ont été victimes, se désolidarisant des Touaregs et de leurs actions. Ils étaient en train de rédiger ladite correspondance quand ils apprirent que les Touaregs ont décidé de couper toutes les routes. Ils se dispersèrent, laissant l'écrit entre les mains de l'écrivain Ahmed Baba, Alfa Muhammad Konaté et Umâr b. Hâmid. Ce dernier parvint à trouver un messager pour porter la lettre à Kabara.

Après plusieurs échanges, les Français entrèrent dans la ville et furent rejoints par les notables. Ce fut le premier contact direct au cours duquel il fut demandé aux Tombouctiens de solliciter la protection française par écrit. L'engagement fut rédigé par Ahmed Baba et signé par le chef de la ville, Hamza Alkaya, et plusieurs notables. Le lieutenant de vaisseau, Boiteux, reçut la lettre la nuit même et promit protection et sécurité à la ville. Il devait cependant passer la nuit à Ajoda Bangou avant de rentrer à Tombouctou le lendemain. Pendant ce temps, ce fut la débâcle à Tombouctou. Et beaucoup d'habitants regagnèrent le Nord.

Les notables se réunirent à la mosquée de Sidi Yahia pour les dispositions à prendre face à la situation. Les débats furent houleux et la majorité se dégagea pour quitter la ville avant l'arrivée des Blancs. Sur ce, l'on demanda l'avis d'Ahmed Baba qui répondit en ces termes : « *Je suis le plus jeune d'entre vous, vous êtes tous mes aînés, voire mes pères.* » Alfâ Hâmid prit la parole et confirma les propos d'Ahmed Baba en lui demandant, néanmoins, de donner son avis sur la question puisque la maturité de jugement n'a pas d'âge.

Sur ce, Ahmed Baba fit : « *Nous ne devons pas abandonner la ville parce que nous n'avons ni montures, ni provisions ; nous sommes démunis et*

dans l'impossibilité d'émigrer. Nous aventurer dans le désert sous le soleil et sans eau est un suicide inutile. Il n'y a pas d'issue dans ce sens, sinon la misère, la désolation et la destruction de nos familles. Souvenez-vous des propos de Shaykh Sidi Mukhtar selon lesquels les chrétiens envahiront tous les pays, de l'Orient à la mer Rouge, de la Barbarie au Sahara. » Tous convinrent de la sagesse de ces propos et furent tranquilisés. A partir de là, Ahmed Baba, par son ouverture d'esprit, gagna la confiance des colonisateurs et fut nommé cadi supérieur de la ville en 1896.

IV- Ahmed Baba et l'exercice de la fonction de cadi

Le savant Ahmed Baba fut un magistrat intègre, une personnalité aimée et écoutée, la personnalité la plus remarquable de Tombouctou dans les relations avec les Chrétiens. Il s'imposa par sa grande culture et son ouverture d'esprit. Membre de la délégation envoyée au lieutenant de vaisseau, Boiteux, il prôna la solution pacifique.

Ses bonnes relations avec les chefs maures et touaregs, auprès desquels il jouissait d'une haute considération, firent de lui l'agent de liaison principal entre ceux-ci et les Blancs. Il exerça avec rigueur et impartialité sa charge de cadi et ses jugements étaient admis sans contestation et immédiatement exécutés vu sa forte personnalité et sa haute autorité morale.

Sa réputation s'étendit jusqu'au Sahel. Il fut membre du comité consultatif des affaires musulmanes pour l'Afrique occidentale et membre du Conseil de perfectionnement de la médresa de Tombouctou. C'est pourquoi Muhammad Mahmoud O. Shaykh qualifiait Ahmed Baba - qui aidait les pauvres et apaisait les assoiffés - d'honorable parmi les Arabes et les Noirs.

V- L'ascendance d'Ahmed Baba

Ahmed Baba est descendant d'Ali b. Abî Talib par la grande branche des Hassanides qui s'est dispersée en Afri-

que à travers les Idrissides du Maroc. Ces derniers occupent jusqu'à ce jour la fonction de roi au Maroc. Cette branche fut prolifique et contribua à l'expansion et à l'implantation de l'Islam en Afrique.

L'occupation marocaine de Tombouctou en 1591 fut révélatrice de bien de liens et permit la propension de la culture arabo-islamique. En 1593, de nombreux lettrés, dont Ahmed Baba b. Ahmad b. Umar Aqit, furent déportés au Maroc.

Quel lien y a-t-il entre ce dernier et Ahmed Baba b. Abul Abbas, cadî de Tombouctou, objet de la présente étude ? Le grand-père d'Ahmed Baba b. Abul Abbas, Zuber, est le fils de Khadija, fille d'Ahmed Baba b. Ahmad b. Umar Aqit. Il s'agit là d'une distinction que beaucoup de gens confondent parce qu'Ahmed Baba, savant tombouctien du XVI^e siècle, et Ahmed Baba b. Abul Abbas des 19^e et 20^e siècles furent tous deux cadîs de Tombouctou et moururent tous deux à l'âge de 71 ans à Tombouctou dans l'exercice de la fonction de cadî.

VI- La descendance d'Ahmed Baba

La descendance d'Ahmed Baba, fixée à Tombouctou, continue d'exercer la fonction de cadî qui, de nos jours, est devenue quasiment honorifique. Ainsi, parmi les enfants mâles d'Ahmad Baba, trois furent-ils cadîs de Tombouctou : Muhammad al - Amîn, Umar Shérif et Zuber Ahmed Baba décédé le 18 mars 1994. Tous trois, ils exercèrent la charge selon le Coran et la Sunna avec, cependant, moins d'influence et de poids que leur père. En effet, depuis l'avènement de l'indépendance - avec la création d'institutions juridiques à la mode occidentale -, le champ d'action du cadî est limité bien qu'il continue de peser de tout son poids dans la balance de la tradition.

Par ailleurs, l'influence occidentale, avec la création de l'école française, introduisit de nouvelles méthodes d'éducation et d'acquisition de nouvelles connaissances amenuisant l'espace traditionnel connu. Ainsi,

parmi les successeurs d'Ahmed Baba, Umar Chirfi cumulait avec sa charge la fonction de commis d'administration. De la descendance d'Ahmed Baba, presque aucun ne suivit d'études sérieuses en arabe, créant ainsi un risque presque certain de rupture de la chaîne.

Ahmed Baba était d'ailleurs, lui-même, beaucoup contesté par des traditionalistes qui appréciaient mal sa collaboration avec les Français. Certains avaient poussé la contestation jusqu'à abandonner la mosquée où avait lieu la grande prière du vendredi, soi-disant qu'elle reflétait l'esprit français.

Toutefois, Ahmed Baba, très versé dans les sciences ésotériques, avait pu se maintenir contre toutes les inimitiés et s'imposer par sa forte personnalité, sa grande culture, son intelligence et sa générosité. Ayant compris très tôt l'inutilité d'une résistance à des conquérants trop forts, il fit exploiter la voie pacifique de la négociation et devint l'interlocuteur privilégié des Français.

Les petits-enfants d'Ahmed Baba sont aujourd'hui à Tombouctou, Bamako, Gao, occupant quelquefois de hautes fonctions administratives ou techniques. C'est qu'en réalité, Tombouctou vit une mutation : celle des grandes familles qui détenaient le pouvoir intellectuel ou spirituel et dont les descendants ont embrassé d'autres domaines de connaissance à travers la culture française. Or, leurs aïeux, qui furent les derniers flambeaux d'une brillante civilisation, doi-

vent faire l'objet d'études sérieuses afin que leur œuvre soit connue et leur mémoire perpétuée.

Seules la multiplication des médersas et l'intensification de l'enseignement arabe et islamique permettront la renaissance et l'émergence de grandes figures sur la trace de leurs ancêtres. La famille Ahmed Baba dispose d'une grande bibliothèque de manuscrits arabes anciens qu'il serait souhaitable de sauver de l'oubli et de la destruction pour faire connaître les écrits de nombreux savants et intellectuels dont Tombouctou fut le berceau.

Bibliographie

1- ABDOU ZOUBER Mahmoud, "Ahmed Baba de Tombouctou", G.P. Maissonette et Larose, Paris, 1977

2- KONARE Alpha Oumar et Adam Bâ, "Les grandes dates du Mali", Editions Imprimeries du Mali, Bamako, 1983

2- MARTY Paul, "L'Islam et les tribus du Soudan", Tome II, Ernest Leroux, Paris, 1920

4- MS. n° 9487, IHERIAB, Tombouctou

5- MS. n° 3772, IHERIAB, Tombouctou

6- BABER Mulay Ahmad, "Al-Sa' adatu - l - abadiyya fi dhirkr ulma' Timbuktu", MS. n° 16, IHERIAB, Tombouctou

Par Sane Chirfi Alpha

1- Tombouctou fut occupé par les Français le 16 décembre 1893.

2- Cf. MARTY Paul, "L'Islam et les tribus du Soudan", Tome II, p. 12

3- Ibidem.

4- Zouber est fils de Khadija bint al - Shaykh Ahmad Bâba b. Ahmad b. Ahmad b. Umâr. Celui-ci, Umâr Aqit, était le premier lemtuna installé à Tombouctou. Il est trisaïeul d'Ahmed Bâba As-Sûdâni, savant de Tombouctou, qui fut déporté au Maroc (1593-1607).

5- Manuscrit n° 3772, IHERIAB, folio 1 recto. Lettre autographe d'Ahmed Baba en réponse à des personnages l'interrogeant sur sa formation et les ouvrages de sa bibliothèque. Ahmed Baba en a profité pour établir la relation entre lui et Ahmad Baba As-Sûdâni. Cf. note n° 4.

6- Cf. MARTY Paul, op. cit.

7- Institution où la base de l'enseignement était l'arabe. Elle a été transformée par les Français qui s'y appuyaient pour mieux asseoir leur domination culturelle.

8- Partie de la grammaire étudiant le radical.

9- MS, n° 3772, IHERIAB, folio 1 verso.

10- Consultations juridiques. Elles feront l'objet d'une prochaine étude.

11- Cf. MS, n° 3772 IHERIAB, folio 1 verso.

L'ÉDUCATION À TOMBOUCTOU

Aspects traditionnels et aspects modernes



Présentation

René Hubert définit l'éducation comme « l'ensemble des actions et des influences exercées volontairement par un être humain sur un autre humain, en principe par un adulte sur un jeune, et orientées vers un but qui consiste en la formation dans l'être jeune des dispositions de toute espèce correspondant aux fins auxquelles, parvenu à maturité, il est destiné ». Malgré le caractère très extensif d'une telle définition, elle ne recouvre néanmoins pas entièrement le champ sémantique du terme "éducation" tel qu'elle se pratique à Tombouctou.

Ici, elle a longtemps consisté uniquement en la socialisation de l'individu, qui doit se mouler et se fondre dans un système de valeurs qui accorde la primauté absolue à l'être social. L'islamisation sur laquelle s'est bâtie la réputation de la cité, puis la colonisation, a respectivement adapté et profondément modifié ce schéma. Comme on peut le voir, l'histoire de Tombouctou est un mélange de cultures arabo-islamiques, de croyances négro-africaines

et, finalement, de pensées européennes héritées de la colonisation. Ce melting-pot culturel trouve naturellement son répondant dans le système éducatif. Ainsi, au fil des temps et en fonction des impératifs sociologiques de l'heure, on a pu distinguer une éducation traditionnelle dérivée du système de valeurs de l'Afrique noire, une éducation arabo-islamique à caractère scholastique héritée de l'enseignement islamique et une éducation scolaire qui évolue en se modernisant et en se démocratisant et qui est la résultante de plusieurs décennies de colonisation française.

I- L'éducation traditionnelle à Tombouctou

Tombouctou, comme elle est présentée par les chroniqueurs, a toujours été une cité imprégnée de la culture islamique. Cependant, sa position géographique a fait qu'elle a aussi toujours subi l'influence des modes de pensées négro-africaines qu'apportent les populations venues de la zone du fleuve Niger. Et ce système de pensées tient compte d'une méthode éducative pas-

sive mais cohérente. Celle-ci met en avant moins l'action individuelle d'un être sur un autre que l'influence globale qu'exerce une société, par tout son mode de vie, sur ceux qu'elle cherche à intégrer en son sein. L'accent est mis sur le rapport très enveloppant qui unit l'individu à la culture, dont celui-ci devient un acteur toujours plus autorisé à mesure qu'il progresse dans son assimilation.

Cette forme d'éducation, qui vise essentiellement la socialisation de l'enfant, commence dès l'enfance dans la famille et se poursuit dans les cercles d'âge et les corporations de métiers. Elle est aussi fonction du genre car le garçon, ici, reçoit une éducation assez différente de celle de la fille.

A- La famille

1- La naissance et le baptême

Le groupe familial impose un prénom à l'enfant le septième jour qui suit la venue au monde de celui-ci. Ce prénom, qui a souvent trait à la religion, à un aïeul lointain ou à diverses significations sociales, confère à l'enfant une identité : il peut dénoter qu'il est de bonne augure ("Bonkano", "Tiégoumo"). Il confère également à l'enfant un statut : en fonction de la position de ses parents dans la structure sociale, on peut lui attribuer tel ou tel prénom.

Aussi, lorsque l'on donne le prénom d'un aïeul ou d'une aïeule à l'enfant (garçon ou fille), c'est dans l'espoir qu'il hérite de cet aïeul ou de cette aïeule sa personnalité sociale, son individualité, son identité, sa place et sa fonction au sein du groupe clanique, des coordonnées qui servent aux autres à le définir.

2- La mère

Une fois l'enfant détaché de sa mère par l'épreuve du sevrage, il évolue différemment selon qu'il s'agisse d'un garçon ou d'une fille. Celle-ci continuera de se mouvoir dans l'entourage de la mère jusqu'au jour de son mariage, participant progressivement à ses travaux. La surveillance étroite à laquelle

elle est en général soumise contraste avec la liberté d'action et d'allure des garçons. Ces différences dans l'éducation répondent à une manière de découper et d'ordonner l'univers en grandes catégories : le masculin et le féminin.

Ainsi, les rapports des enfants avec leur mère prennent une coloration très différente. Dans le domaine de la pudeur, de la modestie et du langage, on trouve souvent une plus grande familiarité des enfants avec leur mère et une très grande réserve entre eux et leur père.

3- Le père

Le plus souvent, le père est tenu à l'écart de la naissance et de la vie du bébé à ses débuts. Cependant, même s'il est physiquement loin de l'enfant, il en est toujours proche par le discours de la mère, par les punitions et réprimandes que celle-ci ne cesse d'adresser à cet enfant, "au nom du père". C'est incontestablement de là que vient l'énorme importance symbolique que revêt la figure paternelle qui a, sur la formation de la personnalité, une incidence déterminante. Cependant, à mesure que l'enfant grandit, le rôle éducatif du père, prend de l'importance et sur le plan de la responsabilité, il apparaît toujours premier.

4- Les grands-parents

Les grands-parents apparaissent comme des agents éducatifs importants de l'enfant dans les domaines qui n'ont pas directement trait à l'activité productive. Dans l'enseignement oral, leur rôle est même essentiel car c'est à eux, plus qu'à ses parents, que l'enfant peut poser tous genres de questions, sans modestie et sans grande pudeur, et recevoir les réponses appropriées. Et, sur le plan de l'intégration sociale proprement dite, c'est souvent chez eux qu'habite le petit enfant après le sevrage.

En cas de conflits avec les parents, c'est chez les grands-parents qu'il trouve refuge et soutien moral. Aujourd'hui encore, bien de petits enfants utilisent d'ailleurs leurs grands-parents pour faire pression sur leurs parents afin de leur faire prendre telle ou telle décision en leur faveur. Il en résulte ainsi une plus grande affection, un amour qui égale

au moins celui du père et une communicabilité spontanée qui permet à l'enfant de s'imprégner des réalités traditionnelles que la pudeur empêche à ses parents de lui dire.

5. Les frères et sœurs

Avec ses frères et sœurs, l'enfant entretient des rapports fondés sur le principe de la subordination des plus jeunes aux aînés. L'âge signifie savoir et autorité ; il règle les obligations sociales, les normes qui régissent la manière de saluer, de s'habiller, de manger, de se tenir en public, de participer aux rites. Ainsi, entre jeunes et moins jeunes, s'instaure-t-il des clivages rigoureux. L'aîné est souvent pour le plus jeune le plus absolu des maîtres, celui contre lequel il n'a ni droits ni recours d'aucune sorte. Si le cadet doit respect et obéissance à l'aîné, celui-ci lui doit assistance et protection. La liaison qui s'établit ainsi entre les deux prend une forme de relation intermédiaire devant assurer l'intégration du plus jeune.

B- Les groupes de camarades et les classes d'âges

À Tombouctou, très tôt, les enfants du même quartier sont mêlés les uns aux autres. Il s'instaure ainsi une sorte d'éducation mutuelle qui s'exerce plus au moins en marge du monde adulte. Et, à mesure qu'il avance en âge, la

véritable vie de l'enfant, surtout celle du garçon, se situe dans le groupe des camarades où il multipliera les expériences en participant aux jeux et travaux communs. La classe d'âge, organisée alors en véritable institution éducative, permet à l'enfant de rencontrer un milieu différent de la famille. La société lui apparaît sous un jour nouveau et, par étapes successives, il se prépare à y entrer et à répondre à toutes ses exigences.

L'organisation en classes d'âges peut aboutir - surtout pour la jeunesse féminine - à une vie commune menée au sein d'institutions spéciales : repas hebdomadaires communs, tontines, caisses d'épargne, etc.

C- La circoncision

Universellement pratiquée, la circoncision a pour but de faire entrer l'enfant dans la classe des adolescents et de lui permettre les premières relations sexuelles. Elle a lieu entre 5 et 12 ans et, peu après, l'enfant est considéré comme majeur. Elle s'accompagne de chants, de processions et de festins. Les enfants vivent enfermés dans une case commune pendant toute la durée de leur guérison, évaluée par la coutume à 14 jours. Tous vivent aux frais communs de tous les habitants, d'une grande famille ou d'un grand notable



de la cité.

Pendant leur réclusion, les anciens désignent parmi eux un chef de bande qui doit donner l'exemple du courage et de la force d'âme. Un certain nombre de cérémonies rituelles accompagnent la circoncision à Tombouctou : la visite d'une délégation de marabouts qui viennent conjurer le mauvais sort, l'exécution d'un chant de poèmes traditionnels en frappant le sol avec un bâton spécial.

La période de claustration achevée, les enfants sortent propres, vêtus de boubous blancs, coiffés d'une chéchia ou d'un bonnet rouge, parés de leurs amulettes viriles et d'un petit triangle d'argent sur la poitrine. Ils rendent visite à leurs parents et amis. La circoncision établit un lien entre les enfants qui y ont pris part et l'on se doit aide et assistance entre camarades de promotion.

En définitive, même si l'éducation coutumière constitue encore la toile de fond des apports éducatifs que l'enfant reçoit de sa famille et de son milieu et qu'elle ne s'est pas complètement effacée au profit d'une éducation de type occidental, force est de reconnaître qu'il n'est plus possible de retrouver cette forme d'éducation à l'état pur, entièrement préservée des influences

II- L'enseignement islamique

A- L'enseignement coranique

L'enseignement islamique est extrêmement répandu à Tombouctou. Il est destiné d'abord à donner des leçons religieuses indispensables aux pratiques liturgiques. L'école est généralement installée en plein air, à côté de la maison du maître et, quand il fait mauvais temps, tous déménagent sous le vestibule. Chaque enfant possède une planchette qu'il lave une fois sa leçon assimilée : il la frotte ensuite avec de l'eau pour qu'elle donne naissance à la surface blanche qui permettra une nouvelle page d'écriture. L'encre est faite d'un mélange de poudre de charbon, de graines colorantes et de gomme arabique pour la lier. L'on utilise comme plume un roseau taillé à l'un de ses bouts.

Les maîtres d'école se recrutent généralement sur place après un cursus qui comprend l'apprentissage de l'écriture et de la lecture en arabe, la mémorisation du Coran, la connaissance des textes de Droit et de théologie. Garçons et filles fréquentent l'école coranique à partir de cinq ans. Les filles se retirent dès qu'elles comprennent le mécanisme de la prière et ce, pour apprendre à faire la cuisine et le ménage. A partir de 8 à 10 ans, en concomi-

tance avec l'école coranique, le garçon apprend la pratique d'un métier : broderie, cordonnerie, bijouterie, etc.

Aucun examen ne vient sanctionner ou consacrer les études. A la fin du cours, l'élève récite simplement devant son maître les versets appris par cœur. Quant aux méthodes pédagogiques, elles ont été et sont toujours moyennageuses. Les enfants étudient indifféremment, sans ordre et sans méthode, des ouvrages de Droit, de théologie ou de grammaire. Et c'est très rarement qu'ils reçoivent un enseignement collectif. Le but essentiel est d'emmagasiner et de faire emmagasiner la vraie science. « *C'est ainsi que nous avons appris* », répondait, en 1910, l'Imam Essayouti à un colon français qui lui faisait remarquer les inconvénients de sa méthode.

Les maîtres d'école se recrutent généralement sur place et sont donc de la même origine ethnique que leurs élèves. L'école est gratuite en principe mais les élèves doivent rémunérer leur professeur en apportant, selon leurs moyens, quelques pièces de monnaie. En outre, à chaque quart du Coran, une bête est abattue et des repas, dont le maître reçoit la première part et auquel participent la famille de l'enfant et ses condisciples, sont préparés. A la fin du Coran, le maître reçoit un boubou, un bœuf ou un chameau. La vie matérielle de l'écolier est assurée par sa famille. L'usage de la quête des aliments est surtout répandu parmi les élèves dont les parents résident hors de la ville.

B- Les médersas

La première médersa de Tombouctou est l'œuvre personnelle du gouverneur Clozel. Frappé, dès 1908, première année de sa prise de commandement, de l'intérêt qu'il y avait à canaliser au profit de la France l'influence très vive que les marabouts de Tombouctou exerçaient sur leurs compatriotes et sur les populations voisines, il songea immédiatement à les faire collaborer à son œuvre politique. La médersa de Djenné fonctionnait alors mais les habitants de Tombouctou, convaincus de la supériorité de l'enseignement donné par leurs marabouts et de la suprématie



intellectuelle de leur ville, refusaient d'y envoyer leurs enfants.

Aussi, conscients du fait qu'il ne fallait pas heurter des sentiments aussi respectables et qu'il convenait de ménager l'amour-propre des habitants et professeurs de Tombouctou, l'administration coloniale française a cherché à les apprivoiser sur place, à contrôler leur enseignement, à le diriger d'une touche très légère vers une conception plus moderne de la civilisation et de l'idée religieuse elle-même, et par là même, à ménager une part à l'instruction française dans la formation des jeunes élèves.

Le gouverneur Clozel ne créa pas d'organe nouveau susceptible d'éveiller les jalousies ou les méfiances. Il prit l'enseignement islamique tel qu'il était donné à Tombouctou et l'officialisa. Il nomma un instituteur indigène algérien pour donner de petits cours de français aux enfants de la ville et demanda à deux des professeurs les plus réputés de leur donner, aux heures de leur choix, des cours de théologie, de Droit et de grammaire.

Les deux enseignements se juxtaposaient et marchaient de concert. Rapidement, la médersa devint un puissant et inoffensif instrument de pénétration pacifique et d'entreprise française dans un milieu qui était resté réfractaire, jusqu'alors, à tout rayonnement européen. Les professeurs étaient au nombre de cinq : l'Imam Essayouti, professeur de grammaire, de langue et littérature arabes et de prosodie et métrique ; Sidi Ahmed Ould Baber, professeur de Droit musulman ; Auguste Dupuis, professeur de français ; l'Algérien Ben Hamouda, professeur de calcul ; Malick Bokoum, surveillant. Cette médersa forma pour l'administration coloniale les premiers cadres indigènes qui, à leur tour, créèrent des écoles françaises essaimant dans toute la boucle du Niger.

Aujourd'hui, Tombouctou compte plusieurs médersas allant de l'école primaire au lycée. Celles-ci sont fréquentées par des enfants dont les parents ont le souci de conserver et de développer l'arabe et la culture islamique. Elles sont surtout financées par les pays



arabes - Libye et Arabie saoudite essentiellement. Cependant, force est de constater que les professeurs qui officient dans ces écoles, surtout celles d'obédience saoudite, sont idéologiquement marqués par l'activisme wahhabite caractérisé par un islamisme rampant allant à contre-courant de la tolérance habituelle des Tombouctiens. Bien de cours se transforment en diatribes intégristes. Cet état de fait ne manque de provoquer souvent des heurts avec la population locale.

En outre, les élèves diplômés de ces écoles connaissent assez de problèmes d'intégration professionnelle. Etant donné que la langue officielle du Mali est le français et que cette langue est peu ou mal enseignée dans les médersas, ces diplômés n'ont d'autre choix que de retourner enseigner dans ces mêmes écoles, souvent sans couverture sociale, ni garantie juridique.

III- La colonisation française et l'enseignement du français, éducation moderne ou aliénation culturelle ?

La langue du colonisateur a été imposée par son administration comme langue officielle d'enseignement et ce, au détriment de l'arabe et des langues locales. Ainsi, pour le colonisé, nou-

veau locuteur du français, s'est-il produit un blocage psychologique et une aliénation culturelle certaine. Aussi, tout enfant fréquentant l'école française est-il au moins bilingue. Or, il y a une difficulté pédagogique et psychologique inhérente à l'apprentissage d'une langue qui n'est pas de la compétence de celui qui l'apprend. La structure ou l'organisation interne de la langue maternelle de l'apprenant n'est pas la même que celle des langues étrangères.

En outre, l'enseignement de cette langue est une simple transposition des méthodes en usage pour les enfants dont elle est la compétence de base. La langue étant le support privilégié de toute culture, l'enfant se voit greffé de cultures et de civilisations étrangères et risque de devenir un acculturé, un inadapté social. Or la langue maternelle permet de le modeler en harmonie avec son milieu social car elle pénètre mieux son mode de pensée.

Après l'accession à l'indépendance, la réforme de l'enseignement adoptée en 1962 avait pour but d'établir au Mali un enseignement tout à la fois de masse et de qualité. Les textes de la réforme retiennent trois aspects : la scolarisation de tous les enfants maliens, l'école pour tous comme choix inaliénable



pour sortir de l'analphabétisme, l'extension de l'enseignement, dispensé à la minorité élue, aux autres couches sociales.

Il est à noter que le cycle d'enseignement au Mali, voire quelquefois les programmes scolaires, est calqué sur ceux de la France. Ainsi, dès l'âge de 3 ans, l'enfant peut-il fréquenter l'école maternelle appelée ici "jardin d'enfants" où il est initié à des chants, comptines, techniques du langage et commence à apprendre à vivre dans un univers différent du cocon maternel. Entre 5 et 7 ans, voire plus tard, il peut être inscrit à l'école primaire appelée premier cycle de l'enseignement fondamental et ce, même si, au préalable, il n'a pas fréquenté l'école maternelle. Cela est assez courant à Tombouctou en raison du fait que beaucoup de parents préfèrent envoyer leurs enfants en bas âge à l'école coranique afin qu'ils puissent apprendre les rudiments nécessaires à la pratique de la religion musulmane.

L'enseignement primaire dure 6 années scolaires de 9 mois entrecoupés de vacances de 3 mois. Pendant l'année scolaire, les enfants bénéficient de congés de 10 à 15 jours à Noël et à Pâques et d'un à deux jours pendant les fêtes traditionnelles musulmanes.

Le programme consiste essentiellement en l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, du calcul et du langage les trois premières années. Puis, les trois années suivantes, y sont ajoutées les sciences d'observation, l'histoire et la géographie. Le cycle est sanctionné par l'examen du Certificat d'études primaires (CEP) qui lui donne le droit de

fréquenter, pour les trois années qui suivent, le second cycle d'enseignement fondamental où il commence l'étude des mathématiques, de la physique, de la chimie et d'une seconde langue autre que le français (anglais ou arabe). A la fin de ce cycle, il passe l'examen du Diplôme d'études fondamentales (DEF) qui lui ouvre les portes des écoles d'enseignement général secondaire et professionnel.

En 1978, un séminaire sur l'éducation recommandait la ruralisation de l'enseignement fondamental avec le slogan "lier l'école à la vie". Cette réforme visait à apprendre à l'élève un métier (menuiserie, jardinage, broderie, etc.) afin de faciliter son intégration professionnelle. Elle avait été instaurée en raison du chômage endémique qui avait commencé à frapper le pays vu l'impossibilité pour l'Etat - premier employeur du pays - à trouver des débouchés pour les jeunes diplômés. Mais cette réforme disparut d'elle-même en raison du peu d'intérêt qu'elle a suscité chez les parents dont le souci majeur était d'orienter leurs enfants vers des formations professionnelles modernes plus rémunératrices.

Conclusion

A la lumière de ces diverses investigations, l'on peut constater, d'une part, que l'éducation traditionnelle se trouve directement concurrencée par l'école qui s'implante dans tous les milieux. Et même chez ceux qu'elle ne touche pas directement, elle répand des idéaux et un savoir nouveau. Mais, d'autre part, elle est insensiblement altérée du fait que

la société qui lui a donné naissance se transforme sur les plans économique, politique et culturel. De nouveaux éléments culturels (radio, télévision, Internet, téléphone mobile) - qui nécessitent et impliquent une certaine acquisition des schémas d'éducation étrangère - sont introduits.

Aussi, le passage à l'école française est-il devenu le critère majeur de différenciation entre la fraction traditionaliste et la frange moderniste de la société. L'école est aussi la voie obligée pour accéder à un emploi régulièrement rémunéré. C'est ainsi que l'acceptation progressive de nouvelles idées et manières de vivre et la désaffection correspondante à l'égard des traditions conduisirent peu à peu à une aspiration quasi unanime des jeunes à accéder à la formation dispensée par l'école. Les parents eux-mêmes, d'abord résignés, en vinrent à désirer de plus en plus activement la généralisation de l'éducation moderne, arguant du fait que l'ancienne culture s'effrite et que l'école seule est en mesure de préparer l'entrée dans le système nouveau qui prend corps.

En outre, le français est la langue officielle du pays dans laquelle sont rédigés tous les documents officiels. Et, dans un pays qui compte une vingtaine de langues nationales, il constitue un facteur de rapprochement entre les diverses ethnies dont elle cimenterait l'unicité.

En dernière analyse, l'on peut dire que les changements qui se font sentir au niveau de l'éducation à Tombouctou s'inscrivent dans le vaste mouvement de métamorphose qui est en train de s'opérer de façon quasi irréversible depuis la colonisation mais qui a du mal à trouver son ancrage dans les arcanes de la société traditionnelle. Les autorités politiques et administratives doivent s'y mettre pour que le changement se fasse à doses homéopathiques afin de ne pas bouleverser des valeurs qui ne sont certainement pas totalement obsolètes.

Par Mohamed Gallah
Dicko, El-Oukhari Ben
Essayouti et Sidi
Allimam Maïga

Le port du turban au Nord-Mali

Introduction

Située dans le Nord du Mali aux portes du désert, la région de Tombouctou a connu un riche passé fait d'invasions, de razzias, de grandeurs et de décadences qui ont façonné sa culture et enrichi ses traditions de multiples apports extérieurs.

La cité de Tombouctou, chef-lieu de la région, est située à mi-chemin entre les deux Afrique : l'Afrique noire peuplée de Noirs et l'Afrique du Nord arabo-berbère. Cette situation géographique en a fait un important centre commercial et un foyer intellectuel de premier plan. Entre les XV^e et XVI^e siècles notamment, Tombouctou fut riche et eut un nom qui traversa les continents. C'est donc tout naturellement qu'elle attira les convoitises des puissants voisins toucouleurs, songhaï de Gao, mossi, peuhl du Macina, arabes, touareg. Et, n'ayant jamais eu d'armée de métier, la Cité des 333 saints se laissa, à chaque fois, facilement conquérir.

Les différentes armées d'occupation qui s'y sont succédé ont chacune leurs empreintes à travers les us et coutumes. Aujourd'hui encore, malgré la mondialisation et l'internationalisation des modèles culturels, Tombouctou offre une culture originale. Peuplée de quatre ethnies majeures - Songhaïs, Arabes, Kel Tamasheq et, à un degré moindre, Peuhls -, celles-ci cohabitent dans une parfaite harmonie cimentée par la religion musulmane. Chaque groupe ethnique garde cependant ses particularités et entretient ses valeurs traditionnelles mais tous se retrouvent au sein de la religion musulmane dont le respect des règles demeure le code de conduite fondamental pour tous.

Aussi, les aspects essentiels de la vie communautaire comme le mariage ou la circoncision sont régies selon les règles de l'Islam. Même les traditions les plus séculaires ne sont gardées que si elles n'entrent pas en contradiction avec les préceptes du Coran. Parmi ces traditions, l'on peut retenir que celle qui est commune à toutes les composantes ethniques est le port du turban qui apparaît non seulement comme une obligation sociale mais aussi, quelquefois, comme une recommandation religieuse.

Ainsi, les compagnons du Prophète (PSL) portaient-ils en turban l'étoffe qui

devait leur servir de linceul. Car le musulman doit se préparer à la mort comme si celle-ci devait arriver à tout instant. Et, pour certains, le port du turban est un témoignage de l'allégeance au Créateur. Pour des raisons religieuses, sociales ou pour la simple protection contre les aléas climatiques dans cette région balayée par les vents de sable, porter un turban n'est jamais un juste anodin. Chech, litham ou turban selon les dénominations, il reste un élément essentiel du port vestimentaire qui ne laisse pas indifférent.

I- Le turban en milieu arabe

Les Arabes ou Maures constituent une frange importante de la population de Tombouctou. Ils se répartissent entre une dizaine de tribus subdivisées en plusieurs branches. Si le chameau est l'apparence extérieure de la richesse du Maure, le turban est sa marque distinctive. Il l'utilise pour plusieurs raisons : protection contre les rigueurs du climat saharien (chaleur torride entre avril et juillet, froid rigoureux entre novembre et mars, vents de sable et de poussière quasi permanents), protection contre les mauvaises odeurs, les maladies à contamination directe comme le rhume, dissimulation d'une calvitie ou de toute autre déformation ou malformation physique, déguisement pour se mettre hors de portée de vue d'éventuels malfaiteurs.

Aussi, selon ces différentes nécessités, le turban maure peut avoir différentes couleurs : le noir utilisé pour parer aux coups de soleil, à la rigueur du froid et parce qu'il ne salit pas vite dans une zone où l'eau est encore une denrée rare. Le noir foncé ou "annila" est utilisé chez les Maures spécialement pour la conservation du fond de teint normal. Quant au turban blanc, il est surtout utilisé pendant les cérémonies officielles de mariage et autres manifestations sociales. Parfois, ses bordures sont teintées d'une autre couleur que la couleur d'ensemble et cela, essentiellement pour des raisons esthétiques.

Le turban est essentiellement confectionné dans un tissu de percale ou "annila". Et, contrairement à la pratique chez les Songhaï, il n'y a pas, chez les Maures, de cérémonie spéciale pour le port du turban car, comme on dit ici, « l'Arabe naît avec un turban sur la



tête. » Cependant, le port du turban se fait chez eux en trois phases : la phase 1 ou "gawdash" à l'âge adulte ; la phase 2 ou "assoufri" qui se déroule lors d'une compétition de course de chameaux au cours de laquelle le vainqueur se verra remettre par ses oncles un chameau sur lequel il effectuera son premier voyage à Taoudenni, la phase 3 qui se fait essentiellement chez les intellectuels. Ici, le turban vient couronner la fin des études coraniques ou annoncer, lors des fêtes du Maouloud, que le jeune est prêt à se marier pendant l'année en cours.

Ainsi, dès son jeune âge, le Maure pourra-t-il porter son turban. Cependant, à l'âge adulte, cette coiffure est synonyme d'appartenance au cercle des sages et, après les fiançailles, elle devient obligatoire et il est impossible d'aller rendre visite à ses beaux-parents sans un turban sur la tête.

II- Le turban en milieu Kel Tamasheq

La tribu des Kel Tamasheq est une communauté nomade vivant dans le Sahara entre le Mali, le Niger, l'Algérie et accessoirement la Mauritanie et le Burkina Faso. "Kel Tamasheq" signifie ceux qui parlent la langue tamasheq, en particulier les Touareg et leurs anciens serfs noirs appelés Bella. Le fond culturel tamasheq repose en effet essentiellement sur le peuple touareg apparenté aux Berbères d'Afrique du Nord et, dit-on, venu du Yémen. Les Touaregs seraient descendants des tribus Jidalat, Masufa, Sanhajet et Lamtunat. Ayant activement pris part au prosélytisme almoravide du 9^e siècle, ils ont essaimé dans toute la

bande sahélienne vivant de négoce, d'élevage et de rapines. Ils sont très rapidement devenus une force politique, militaire et économique incontournable.

A- Historique du port du turban

Tous les grands voyageurs ont remarqué le port de ce fameux "litham" par les hommes bleus du désert. Ibn Batouta disait, déjà au 15^e siècle : « *Tous les habitants du Sahara se masquaient le visage, c'est une grossièreté impardonnable pour les femmes touareg qu'un homme de leur tribu découvre expressément sa bouche devant elles. Pour cette raison, tous les Touareg mangent et boivent en dessous du litham qui tient bon sur leur visage.* » Cinq siècles plus tard, Félix Dubois, dans son livre intitulé "Tombouctou la mystérieuse" ajoute : « *Les yeux des Touareg n'étaient pas habitués à la terrible réverbération du blanc du désert, ni leur poitrine aux tempêtes de sable. Pour remédier à ces maux quotidiens, ils adoptèrent une coiffure faite de voile qui, l'un, le niqah, s'enroule du front et descend sur les yeux en manière d'abat-jour ; l'autre, le litham, qui, depuis les narines, couvre toute la partie inférieure de la figure jusqu'au vêtement. On le voit, l'hygiène est la seule raison de cet accoutrement mystérieux, qui a conduit les savants à rechercher pour les Touaregs d'extraordinaires origines. D'ailleurs, ceux qui n'utilisent pas cette coiffure sont appelés "bouches à mouches".* »

Selon l'explorateur français René Caillié qui visita le pays touareg en 1826, « *les Touareg ont l'habitude de porter, jour et nuit, une bande de toile de coton qui leur passe sur le front, descend sur leurs yeux et même avance jusqu'au nez car ils sont obligés de lever un peu la tête pour voir. La même bande, après avoir fait un ou deux tours sur la tête vient passer sous le nez et descend un peu plus bas que le menton, en sorte qu'on ne leur voit que le bout du nez. Et pour boire, manger ou fumer, ils ne font que soulever cette bande de toile.* »

B- Portée socioculturelle

En milieu kel Tamasheq, le port du turban est l'occasion d'une cérémonie spéciale. Cette cérémonie est une étape importante dans l'initiation et l'intégration de l'adolescent à son milieu social.

Le litham qui est aussi appelé "tiguelmoust" se compose d'une bande

d'étoffe enroulée autour de la tête de manière à couvrir la partie inférieure de la face jusqu'au milieu du nez et à appliquer une partie sur le front et descendant plus ou moins sur les yeux. Ainsi, seuls les yeux sont-ils visibles. Le turban est attaché pour couvrir le nez et la bouche car, dans la sagesse tamasheq, le nez est synonyme de dignité et de noblesse et la bouche discrétion et sagesse.

L'initiation à la vie sociale commence par la circoncision et se termine par le port du turban qui intervient entre 16 et 18 ans. Le Touareg a alors le droit de porter tout son arsenal : sabre, lance et poignard. Le jour de la cérémonie, les parents apportent un turban de 5 mètres de couleur noir brillant. Le maître des cérémonies y récite des versets puis procède au sacrifice d'un taureau ou d'un mouton. Des manifestations populaires - chants, danses, fantasia - ont aussi lieu.

Le jeune homme est alors désormais autorisé à porter le turban et à assister aux réunions de la tribu avec la possibilité de prendre la parole. Après la cérémonie officielle, il rend des visites de courtoisie aux parents et amis et peut recevoir de nombreux cadeaux.

III- Le port du turban à Tombouctou

Tombouctou est historiquement une terre de rencontres. Rencontre entre riches commerçants du Sud et éleveurs aisés du Sahara, rencontre aussi entre fins lettrés venus du Maghreb, de l'Orient, de la Mauritanie et du Fouta Toro et qui échangeaient des connaissances en droit islamique, théologie, pharmacopée traditionnelle, littérature... Il en résulte un peuplement arabe, soudanais, andalou et israélien.

Aussi, si Tombouctou est peuplé majoritairement de locuteurs du sonrhâï, seule une minorité - ceux portant les patronymes Maïga et Djittèye - se dit vraiment Sonrhâï. Les autres remontent jusqu'à leurs aïeux pour se trouver une ascendance peuhle, arabe ou juive. Aussi, les habitants de Tombouctou sont-ils appelés "Koïra-Boro", c'est-à-dire "citadins" dans la langue locale. Cette langue elle-même, malgré son fond sonrhâï, est truffée d'emprunts arabes, tamasheqs et peuhls. Le melting-pot est donc prépondérant et c'est pourquoi l'on a pensé qu'il serait plus judicieux de parler de "milieu tombouctien" plutôt que de "milieu sonrhâï".

Parmi les souverains qui ont régné sur la ville, Kankou Moussa et Askia Mohamed ont en général encouragé ce cosmopolitisme avec des politiques de développement culturel fascinantes. Les lettrés participaient ainsi à la vie sociopolitique et effectuaient des voyages à la recherche d'un savoir qu'ils venaient démultiplier pour les milliers d'étudiants qui prenaient des cours à l'Université de Sankoré. Ce climat provoqua une renaissance culturelle attirant de nombreux érudits étrangers qui officierent dans cette Université et dans les écoles coraniques de la ville. Aussi, les us et coutumes de la cité, bien que considérés comme raffinés, se nourrissent-ils d'apports étrangers. La culture arabo-islamique, notamment, pénétra tous les aspects de la vie traditionnelle. Cet héritage est gardé jalousement par le Tombouctien pour lequel il est le symbole de la pureté de sa foi jamais empreinte d'idolâtrie.

A- Contexte historique du port du turban

Selon l'auteur du "Tarikh al-Fattash", le chérif hassanide Moulaye El-Abbâs, prince de la Mecque, fit asseoir Askia Mohamed dans la mosquée lors du pèlerinage de celui-ci (1495-1497). Puis il lui posa sur la tête un bonnet vert et un turban blanc, lui remit un sabre et prit la foule des assistants à témoin qu'il l'instituait khalife pour le pays du Tekrour.

Au XV^e siècle, le port du turban symbolisait le couronnement des études à l'Université de Sankoré : il accompagnait le diplôme délivré et le nombre de tours de la bande sur la tête du candidat était proportionnel au nombre d'années d'études, donc à l'importance du diplôme. L'étudiant, au terme de ses études, subissait des épreuves écrites à Sankoré et, en cas d'admissibilité, les professeurs lui attachaient un turban. Il se rendait ensuite dans le quartier de Badjindé à la résidence de Mohamed Bagayogo qui, selon les sources orales, fut l'initiateur de cette tradition. Le turban était alors défait pendant les épreuves orales et, en cas de succès, le lauréat obtenait l'autorisation de port définitif et une licence pour enseigner.

De par sa forme qui représente le nom d'Allah, le turban revêt une importance religieuse et un caractère mystique. Il est aussi symbole d'un degré certain de connaissance et d'une ascension sociale. Auparavant, le port du turban était ré-

servé aux seules familles maraboutiques et chérifiennes qui, au terme des études d'un des siens, lui en offraient. Au fil des temps, avec les mutations culturelles et le déclin de l'Université de Sankoré, la pratique s'est généralisée à l'ensemble de la population et a été institutionnalisée avec le mariage.

La cérémonie de port du turban a lieu généralement avant ou pendant le mariage et donne lieu à de somptueuses réjouissances financées par les parents du jeune homme. A la veille de la cérémonie, le postulant passe la nuit chez ses grands-parents en compagnie des éléments de sa classe d'âge. Le lendemain, après qu'un petit déjeuner et un déjeuner eurent réuni les parents, les amis et toute la notabilité, le mariage religieux se déroulait dans l'après-midi en même temps que le rituel du henné pendant lequel les pieds et les mains de la jeune fille sont teints de noir. Dans la religion musulmane, le henné est une plante mystique qui, selon la tradition, assure protection et félicité.

Après ce rituel, le jeune est installé sur un lit traditionnel, escorté par les religieux et proches parents. Le turban lui est posé sur la tête par le patriarche de sa famille qui lit des incantations. Ensuite, les autres membres du cercle des marabouts déclament des poèmes à la gloire du Prophète (PSL), poèmes qui mettent l'accent sur les mérites de la connaissance, le sens du travail, la bravoure, le respect des anciens et des valeurs islamiques.

Les griots et hommes de caste prononcent ensuite la généalogie et la gloire de la famille et reçoivent, de la part des membres du clan, des présents en nature et en espèce. Le second jour, habillé d'un boubou blanc, paré d'un bumous et muni d'un sceptre, le jeune enturbanné, accompagné des chefs religieux, se recueille sur les mausolées des principaux saints de la ville. Il est alors appelé sultan, c'est-à-dire chef, chef de sa nouvelle famille, chef de lui-même car il cesse d'être désormais sous l'autorité parentale. Il est donc intégré au cercle des sages et devient membre à part entière de la communauté.

Cependant, au-delà de ces considérations sociales, pédagogiques et religieuses, le turban est aussi un ornement, une coiffure, un élément d'esthétique et de beauté.

B- Portée socioculturelle

A Tombouctou, le turban a une profonde signification. Il symbolise la sagesse, la responsabilité, l'intégration du jeune homme au cercle, ici, très fermé, du monde des adultes. Cette intégra-

tion vient après la circoncision et c'est le port du turban qui marque véritablement le passage à la puberté. Dès lors, le jeune homme n'a plus le droit de se présenter à une cérémonie sociale ou religieuse sans cette coiffure. Les contrevenants à cette règle s'expose à la réprobation de tous, voire à une amende.

Le turban témoigne ainsi du civisme et de la citoyenneté de l'individu qui vit en symbiose avec son milieu social. Il est aussi symbole de l'allégeance au Créateur. Il est au religieux musulman ce que la kippa est au religieux juif. Tout religieux musulman est tenu de s'enturbanner pendant les offices. L'intronisation des imams, cadis et autres chefs religieux ou coutumiers consiste à organiser une cérémonie de port de turban.

Celui-ci est souvent décerné à titre honorifique à des personnalités de marque visitant la ville. Au temps de l'Université de Sankoré, il représentait, quand il était posé à des hôtes étrangers, ce que représente aujourd'hui le doctorat honoris causa dans les Universités modernes. La forme et la couleur des turbans sont très expressives : à un jeune marié, on fait toujours porter un turban blanc dont la forme décrit le mot "Allah". Quant aux imams, cadis et autres doyens de corporations religieuses, ils portent, pendant les grandes cérémonies, des turbans de couleur noire et brillante dont les formes rappellent celles des lettres arabes décrivant le nom de Dieu. La notabilité tombouctienne est en tenue traditionnelle lors de ces cérémonies.

III. Le turban chez les Peuhls de Gabéro

Le port du turban symbolise, ici aussi, le passage de l'adolescence à la vie adulte. Il est également une des cérémonies essentielles du mariage. Ainsi, lorsqu'un jeune Peuhl décide de porter le turban, est-ce une façon de marquer sa volonté de fonder un foyer. Aussi, est-il indécent, qu'après l'adolescence, un jeune homme montre sa barbe et ses cheveux considérés comme des parties très intimes. C'est commettre un sacrilège que de participer à une réunion d'adultes sans se couvrir la tête d'un turban.

En fait, cette coiffure revêt les mêmes significations chez les Peuhls que chez les ethnies précitées mais les rituels diffèrent sensiblement. Chez les

Peuhls, la cérémonie de port du turban ou "*didiga*" dure deux jours pour les jeunes de 18 à 21 ans. Elle est essentiellement organisée par la classe d'âge du postulant mais parrainé par un notable qui prononce les prières et les bénédictions d'usage. C'est alors seulement que la notabilité est informée et décide de la date de la cérémonie. La réussite de celle-ci dépend de la conduite et du passé de l'intéressé. S'il s'est avéré qu'il s'est montré correct, il peut recevoir de nombreux cadeaux pouvant lui assurer une autonomie financière.

Les différents types de turban sont : l'"*allacho*", de couleur noire gommée ; l'"*abraso*", de couleur blanche, et le "*thierobi*", multicolore, serti de bijoux et bien décoré.

Sources

1- Sources orales

- AHMADOU Alpha, cheikh des panégyristes à Sankoré
- SIDI HAMANE Mahamane, notable à Tombouctou
- AG SANDY BILA Mohamed, président de l'Assemblée régionale de Tombouctou
- AL-ANSARI Nouri Mohamed Al-Amin, chercheur à l'HERIAB - Tombouctou
- CHIRFI ALPHA Sane, directeur régional du Tourisme - Tombouctou
- HAMDA Habiboullaye, chercheur à l'HERIAB - Tombouctou
- BAYE Mohamed, chercheur à l'HERIAB - Tombouctou

2- Sources écrites

- KÂTI Mahmud, "*Tarikh el-Fettach*", texte arabe traduit par O. Houdas et M. Delafosse, Paris, 1964
- Organisation islamique pour l'éducation, les sciences et la culture (ISESCO), "*Le Mali - Culture et civilisations islamiques*" (ouvrage collectif), Rabat, 1988
- HASSEYE Baba Mahmoud, "*Les traditions et coutumes islamiques de Tombouctou*", extrait des actes du Colloque international tenu à Tombouctou sur le thème "La culture arabo-Islamique en Afrique au Sud du Sahara, cas de l'Afrique de l'Ouest"
- OULD ELHADJ Salem, "*Tombouctou - Coutumes et traditions*" (document non publié)

Par Mohamed Gallah
Dicko, Mahmoud
Mahamane Dédéou,
El-Boukhari Ben
Essayouti,
Sidi Allimam Maïqa,
Boubaçar Diallo

Ahmed Bularaf (1854-1955)



Le nom complet d'Ahmed Bularaf est Ahmed b. M'Bareck dit Bularaf al - Mansû al Tknawi al - Wadnûni al - Susi al - Timbukti. L'homme naquit en 1864 dans la région de Wad Nun à Guilaymine dans le sud marocain près de la frontière avec le Sahara occidental. Il appartient à la grande tribu des Tekna composée des familles semi sédentaires très entreprenantes et propriétaires d'oasis et de riches terres cultivables qui leur produisaient des dattes et du blé. Cette race très mobile traversa le Sahara, la Mauritanie et vint s'installer dans la boucle du Niger en passant par Saqiya al - Hamra et Wadan. C'est dans ce cadre que grandit le jeune Ahmed Bularaf.

I- La vie d'Ahmed Bularaf

Ahmed Bularaf fréquenta l'école coranique dès sa prime jeunesse. Il eut comme maître Mohamed Abdallah, grand notable de Gulaymine qui connaissait impeccablement le saint Coran. Très avide de connaissances, Ahmed Bularaf se montra très assidu et courageux. A 20 ans déjà, il constata que la région de Wad Nun, troublée par des luttes fratricides, n'était pas propice pour les études. Il se rendit alors en Mauritanie. Il avait ainsi fait la navette, pendant 10 ans, entre Oualata et Chinguiti pour consolider sa formation intellectuelle et religieuse. Il s'attacha surtout à Shaykh Muhammad, grand ju-

risconsulte, originaire de Wad Nun comme lui. Ce savant avait, en effet, beaucoup marqué la vie du jeune étudiant : il lui a surtout donné le goût de la lecture.

A Oualata, Ahmed Bularaf fit la connaissance d'un grand juriste, écrivain et poète en la personne de Muhammad Yahya Ibn Salim al - Wallâti. Il lia une solide amitié avec ce grand homme de culture. Par la suite, Ahmed Bularaf et une importante colonie marocaine vinrent s'installer à Tombouctou. Commerçants, ils occupèrent surtout le pourtour du grand marché en même temps que les Libano-syriens et les agents des sociétés commerciales françaises.

Ces Marocains se sentaient très à l'aise à Tombouctou car, depuis le 30 mars 1912, la France avait signé la convention de Fès qui établissait son protectorat sur le Maroc sous le règne du sultan alaouite Moulaye Hafid. Formant une aristocratie endogamique à part, ils étaient protégés par l'administration coloniale. Très riches, ils constituaient une des classes privilégiées de la cité. Ils étaient, dans cette ville de l'indigénat, des citoyens du premier collége. Tous pratiquaient un commerce très florissant, vendant des marchandises originaires non seulement d'Afrique occidentale française mais aussi du Maghreb. En même temps, ils exploitaient les salines de Taoudenni. Avec les Libano-syriens, ils avaient le monopole du commerce dans la Cité

des 333 saints. Mais, parmi ces immigrants à la recherche de fortune, seul Ahmed Bularaf avait concentré presque toutes ses activités sur la vente de livres en langue arabe. Il était un homme bronzé, grand de taille, à la démarche rapide et assurée. Il s'habillait simplement et proprement d'un ensemble blanc. Il possédait une belle barbe qu'il entretenait avec soin. Très entreprenant et courageux, il avait de l'admiration pour les hommes d'action.

Il commandait du Maroc, de la Tunisie, de l'Egypte, du Liban et de la Syrie ses livres destinés au commerce. Ces ouvrages portaient sur toutes les disciplines : religion, littérature, sociologie, médecine, mathématiques, etc. C'est que cette région elle-même était propice à la vente des livres. De partout, l'on faisait des commandes chez lui pour s'instruire. Ses clients étaient des Mauritaniens, des Sénégalais, des Nigériens et des Soudanais. Il avait ainsi amassé une richesse colossale qui lui permit de bien vivre et d'acheter plusieurs maisons autour d'un grand marché.

Pour sa propre formation, il payait tous les livres de valeur. Infatigable, à tout moment il apprenait, lisait, recopiait et rédigeait. Pour tous les manuscrits importants de son temps et qui avaient tendance à disparaître, il payait très cher des copistes de talent qui les lui reproduisaient.

Dans ses lectures, à chaque fois qu'on faisait référence à un livre important qu'il ne possède pas, il le cherchait et le payait ou le faisait recopier. Il lui arrivait même, lorsqu'il était à la recherche d'un ouvrage important, de dépêcher des connaisseurs dans toutes les directions pour se le procurer. Il rémunérait correctement ceux-ci et prenait leur famille en charge jusqu'à leur retour. Il mettait dans toutes les conditions de travail tous ceux qu'il employait dans des domaines aussi divers que variés. C'est pourquoi tous ceux qui travaillaient avec lui ne faisaient que le glorifier de son honnêteté et de son respect du contrat établi.

Il réunissait chaque jour, dans sa vaste maison sise à l'est du grand marché, des intellectuels de haut niveau qui partageaient avec lui tous ses repas. Il

ne mangeait jamais seul : il lui arrivait même de s'arrêter devant sa porte pour inviter des passants au repas. Ses collaborateurs instruits et lui commentaient des livres, discutaient des pensées, traitaient des sujets, échangeaient des expériences et faisaient en commun la synthèse de leurs travaux.

Ahmed Bularaf avait dépensé la plus grande partie de sa fortune dans la culture et le soutien moral, matériel et financier sans calcul aux hommes de culture. Il veillait à l'état de santé des savants et des hommes pieux, leur venait en aide et essayait, par tous les moyens, de soulager leurs maux.

Cet homme charitable et autodidacte, à force de *"frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui"*, devint aussi un homme instruit, un océan de connaissances presque sans égal dans la sous-région qui émerveilla tout son entourage. L'on découvrait alors, chaque jour davantage, son génie intellectuel. Personne ne possédait l'art épistolaire plus que lui. Ses correspondances très abondantes et très variées étaient adressées à des amis, à des hommes de culture, à des institutions ou à des maisons d'édition.

Homme prodigieux, il devint très tôt un écrivain confirmé, un historien de haut niveau, un théologien de grand talent et un poète à la plume étincelante. Il était consulté en droit islamique par des notables, des intellectuels et des étudiants. Il était, de ce fait, reconnu à Tombouctou comme un trésor de connaissance, de mérite et de vertu, un homme pieux et exemplaire.

Sa très grande bonté ne lui permettait jamais de se fâcher. Pour lui, la colère crée des troubles dans l'esprit et engendre la haine : c'est un produit nocif qui détruit le tissu social. La paix indispensable pour l'équilibre harmonieux de l'individu s'obtient par le raisonnement. Car si l'on domine sa colère, l'on deviendra inéluctablement un être supérieur nourrissant l'amour et la bonté, deux bases sur lesquelles repose toute société.

Malgré ses solides connaissances, Ahmed Bularaf ne disait-il pas, dans un de ses livres : *« Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas un alim [savant] mais j'aime la culture et les hommes de culture. »* Il expliquait sa pensée en disant qu'il ne voulait pas être confondu à certaines personnes qui se targuent

d'être alim, s'efforçant de le démontrer par un accoutrement particulier, observant une conduite ou un style de vie particulier. C'est pourquoi il avait toujours gardé le titre de commerçant et voulait s'appeler comme tel mais son immense culture imposait respect et admiration au niveau de toutes les couches sociales de la sous-région.

Très sensible à l'injustice, il ne reculait devant rien à la recherche de la vérité. Plusieurs fois, il adressait des lettres à l'administration coloniale pour protester énergiquement contre certaines décisions arbitraires. Un jour, un juriste avait mal jugé une affaire. Il lui avait écrit pour lui montrer son erreur. Ledit juriste s'était fâché. Ahmed Bularaf réagit tout simplement ainsi : *« Un intellectuel ne se fâche pas comme l'homme de la rue. Il lutte par la force de son argumentation. »*

Modeste, il n'avait jamais cessé de dire que tout intellectuel a des lacunes et doit, pour les combler, se recycler constamment en fouillant toujours dans les livres et en questionnant les grands savants. Il incitait donc les hommes de culture à faire des recherches et à écrire tout en leur proposant parfois des sujets lui-même. Le seul conseil qu'il prodiguait aux enfants, c'était d'être bons avec tout le monde et d'être utiles à la société. Pour lui, la base de l'éducation, c'est apprendre à l'enfant à se passer de son père en lui donnant le goût de la culture et de la recherche.

II- Sa bibliothèque

Ce qui avait fait surtout la renommée

d'Ahmed Bularaf, c'était avant tout sa bibliothèque qui était la plus importante de l'Afrique noire au Sud du Sahara. Elle constituait, en effet, un centre de documentation et de recherche très important : déjà en 1945, d'après son propre inventaire, sa bibliothèque renfermait 8115 ouvrages dont 2076 manuscrits et 6039 imprimés.

Il avait ainsi prévu dans sa maison six ateliers de travail uniquement pour enrichir ce patrimoine. Il y faisait travailler des collaborateurs extérieurs mais aussi tous les membres de sa famille, y compris sa femme et ses trois filles : Kadidiatou, Lalla, Fatouma et Sadya. Chacun recevait sans distinction un traitement appréciable : il n'avait jamais lésiné sur les moyens quand il s'agissait de les payer. On racontait qu'un de ses copistes originaires d'Araouane, qui lui confiait une partie de son argent, a pu, à la récupération de ses fonds, se marier à Tombouctou et même payer une maison spacieuse.

Ahmed Bularaf, en tant que chef d'une entreprise géante, animait tous les ateliers de travail de sa maison : le premier atelier servait à la conservation des manuscrits et des imprimés ; le deuxième abritait les nombreux copistes sélectionnés de Tombouctou ; le troisième était alloué aux correcteurs, chaque spécialiste dans une science arabo-islamique donnée ; le quatrième était destiné à la reliure avec tout le matériel de travail nécessaire ; le cinquième était réservé à ceux qui découpaient les papiers et s'occupaient des ornements. Enfin, le sixième atelier était exclusivement réservé à la lecture, à la recherche et au recyclage.



Parmi les ulémas copistes et correcteurs de la bibliothèque d'Ahmed Bularaf - des hommes qui maîtrisaient le droit islamique, la littérature, la grammaire et la rhétorique, l'on peut citer Mohamed Taher b. Baba Chirfi, Yahya b. Khattar - Arawani, Abdourahmane Sidi b. Ousmane (Tombouctou), Al - Marwâna b. Ahmed (Mauritanie), Mohamed Lamine b. Bârik (Mauritanie), Jidna Ould Al-Murâbit, Sidâli b. Abdourahmane Almalâli, Muhammad Ali Hayba Anna Mâni, Issa b. Muhammed Maouloud Adi, Sidi Cheick Alfoullâni (d'origine peuhle), Ibrahim b. Malik Alfoullâni, Mouhamed Abdoullah Bularaf, fils d'Ahmed Bularaf, Abdoullâhi b. Oumar et Moulaye Ahmed Baber.

La maison d'Ahmed Bularaf était, toute la journée, animée et recevait tous ses employés et tous ceux qui étaient avides de connaissances. Tous ceux qui eurent à travailler avec cet homme reconnaissaient son honnêteté et son respect du contrat du travail. Enrichir sa bibliothèque était sa seule véritable passion. Celle-ci était en relation avec d'autres intellectuels de la sous-région pour l'échange d'expériences, l'identification de certains manuscrits ou l'échange de livres. Dans ce domaine, il avait tissé des liens solides avec plusieurs directeurs de bibliothèques. Il s'agit, au Mali, des bibliothèques de Muhammad b. Umar Doucouré à Murjah, d'Ahmed Alâdiri et de Muhammad al - Iraqi à Bamako, d'Ahmad Baba Abi-l Abbas, de Muhammed Mahmûd Uld Chaykh et de Mamma Ag Haydâ à Tombouctou. Autres bibliothèques : celles des villages ou villes de Binta Gungu, Tuka Bangu, M'buna, Tonka, Goundam, Bujbeyha, Araouane, des Kel Sidi Ali, Kel-Esuq et Kel Awza.

En Mauritanie, l'on peut noter les bibliothèques de Muhammed Yahya b. Salim al Walâti, Almarwane b. Ahmadû, Muhammed Lamine b. Bârik, Ahel Sidiyya et Shaykh Turâd. Au Nigeria, les bibliothèques avec lesquelles celle d'Ahmed Bularaf entretenait des relations étaient celles d'Abdu Al - Samad à Sokoto, de Muhammad b. Mahjub et d'Al - Marrakishi. A noter qu'après la mort d'Ahmed Bularaf, son fils aîné, Muhammed Abdoullahi, qui a continué son œuvre, a tissé d'étroites relations avec la bibliothèque de Boubou Hamma du Niger.

III- Ses œuvres

Ahmed Bularaf est l'auteur de plu-

sieurs ouvrages et collections de l'IHERIAB à Tombouctou. Parmi ceux-ci, l'on peut citer :

1- "*Izâlat al rayb wash - shak wa l - tafrit*". Cet ouvrage traite de la biographie et de la bibliographie des savants du Tekrou, du Sahara et de Shinghiti. Aujourd'hui, c'est une source de référence pour connaître beaucoup de grands savants d'Afrique occidentale.

2- "*Résumé des nasihat d'ibn al - jawzi*"

3- "*Collection du nawâzil d'Ibn Mutâl*"

4- "*Collection du nawazil d'Ahmad Mahmûd Attandaghi*"

5- "*Collection de Muhammed b. Ali, al - Allushi et son classement selon les chapitres chronologiques du fiqh*"

6- "*Collection d'Abdullah b. Ahmad b. Alhâdj*"

7- "*Collection de Hamâhallah Alghallâwi*". Il a transformé cette collection en poème intitulé "*Al - Nazm al - zarîf linawâzil himâhallah al - sharîf*"

8- "*Nazm du nawâzil d'Al - Al-lûshi*"

9- "*Nazm al - kabâ'ir*" transformé en poème intitulé "*Les 13 grands péchés*"

10- "*Nazm al - kabâ'ir*" transformé en poème intitulé "*Les 70 grands péchés*"

11- "*Nazm al - kabâ'ir*" transformé en poème intitulé "*Les 700 grands péchés*", Collection d'Ibn Hajar

12- "*Nazm Nasab Shurafâ al - bir-rishiyya*" (généalogie des chorfa de Birrishi)

13- "*Naql al kawâ'ine*" (les activités importantes de son temps)

14- "*Fath al - majîd*" (résumé du livre de Sidi Al-mukhtar al - kunti, intitulé "*Jannat al - murid dûna al marîd*")

15- "*Annotations marginales sur Al - Salat Al - maymûnat*" de Shaykh Sidi al Mukhtar

16- "*Tariq al - Jannat*" (remarques tirées du livre "*Al - minnat de Sidi Elmoctar*")

17- Résumé du livre intitulé "*Al tarâf if wa al - talâ'id*" de Shaykh Sidi Muhammed b. Chaykh Sidi al - Mukhtar

18- Résumé du "*Kawkab al waqqad*" de Shaykh Sidi Al - Mukhtar sur le soufisme

19- "*Biographie et bibliographie*

de Muhammad Yahya b. Salim Al Walâti" (sa vie et son œuvre)

20- Transformation en poème de "*Hikam*" (pensées) de Mahmoud Al-Kaydi Al - kawrânî

21- "*Kitab al kash wa al nabhat fî ilhaq al walad bi al shubha*" (droit de la biologie)

22- "*Tuhfat al arîb - al - najib*" (recensement des points les plus importants de "*Rawd al khasib*" de Sidi Muhammed b. Sidi Al - Mukhtar

23- "*Manzûmat Manfa'at al - nikhwân*" (les branches de la croyance)

24- "*Bustân Ahl aldin*" (commentaire de "*Manfa'at al ikhwan*")

25- "*Addurat al dâwiyya wa - l - ghwifat al sâfiyat*"

26- "*Généalogie de Musa b. Aly enterré à Shaghrush*"

27- "*Sullam al bayân fî hurriyat al - sudân*" (traité relatif à la noblesse de tous les habitants du Soudan)

Cette liste de documents n'est pas exhaustive. Ahmed Bularaf disait souvent à son fils aîné, Mohammed Abdoullahi : « *J'ai mis les deux tiers de ma fortune dans la culture et ta formation, le reste dans des maisons, à toi maintenant de choisir la voie qui te convient.* » Ce fils très instruit fut grammairien, astrologue, juriconsulte et guérisseur.

Vieilli et affaibli, le temps eut raison d'Ahmad Bularaf à l'âge 91 ans le 17 septembre 1955 à 18 heures. Il fut inhumé au cimetière Sidi Alwâfi à l'est de Sareikeina, le plus vieux quartier de Tombouctou. Ahmad Bularaf a eu une vie bien remplie. Il a fourni d'énormes efforts pour faire revivre la culture afro-islamique dans la sous-région. Il a utilisé presque tous ses biens pour la sauvegarde du patrimoine culturel en créant une bibliothèque de grande renommée. Aux hommes de culture de lui rendre hommage !

Bibliographie

1- DEDEOU Mahmoud (spécialiste des manuscrits), "*La bibliothèque d'Ahmad Bularaf, ses activités et son fils Mohammed Abdoullahi*", Tombouctou, 1986

2- BULARAF Ahmad, "*Izalat al rayb*", manuscrit n° 492, IHERIAB, Tombouctou

3- Correspondances multiples, IHERIAB, Tombouctou

4- Fonds Bularaf à l'IHERIAB

Par Mahmoud Mohamed Dédéou dit Hamou

bijoutiers, fabricants d'instruments de musique, relieurs, etc.

A Tombouctou, l'ensemble de ces groupes existe comme l'atteste la liste de la Chambre des métiers portant sur les adhésions à cette structure. La sélection des personnes ressources s'est faite en fonction de cette catégorisation des métiers et de leur impact social. L'échantillonnage a porté sur les métiers, corporations et informateurs suivants :

sont les ONG qui travaillent dans ce secteur. L'adhésion à la Chambre est volontaire et individuelle. Les frais générés à la suite des adhésions et des cotisations sont quasi insignifiants. Avec l'appui de l'Agence nationale pour l'emploi (ANPE), des programmes de formation ont été initiés en direction des artisans mais leur coût élevé à cause de l'enclavement n'a pas permis de les poursuivre. Avec les moyens de bord, la Chambre a organisé des foires qui



Métiers	Noms et prénoms	Quartier à Tombouctou
Cordonnier	Mahalmoudou Barka dit Akoulou	Djingareyber
Boucher	Alphadi Boussama Guittèye	Djingareyber
Bijoutier	Oumar Dramane Yattara	Sareikeyna
Teinturier	Mahamane Hamadi Idjé dit Goudou	Sareikeyna
Potière	Laïla Oumar	Kabara
Tailleur	Alhadji Saabane Guittèye	Sareikeyna
Menuisier	Diadié Mahamane Salamane Maïga	Badjindé
Barbier	Harber Haddou Maïga	Badjindé
Forgeron	Mohamed Almaouloud	Abaradjou
Tisserand	Bocar Bouri Mallé	Sareikeyna
Vannière	Assa Garba	Sareikeyna
Puisatier	Alhassane	Bella-Farandi
Maroquinière	Mme Tago Walett	Abaradjou
Brodeurs à la main	Famille Guittèye	Djingareyber
Pâtisseries traditionnelles	Association Natagouna	Badjindé
Thérapeute	Ali Attiram Maïga	Sankoré-Koira Tao
Mineurs	Groupe de mineurs	Abaradjou
Matelassier		
Savonnerie traditionnelle	Ida Saabane	Djingareyber

En plus de cette liste, l'on a procédé à une série d'entretiens avec Kalifa Barou Dicko et Alpha Konaté, respectivement président et secrétaire général de la Chambre des métiers.

III- Organisation institutionnelle des métiers de l'artisanat à Tombouctou

L'organisation et la gestion des métiers de l'artisanat sont dévolues au ministère de l'Artisanat et du Tourisme. A Tombouctou, aux niveaux local et régional, les corporations réunies en associations sont représentées à la Chambre locale et régionale des métiers. Celle-ci est affiliée à la Fédération nationale des chambres de métiers. Elle est composée des instances suivantes : l'Assemblée consulaire, instance de décision, le bureau de coordination constitué de 6 membres, les trois commissions permanentes (répertoire, finances, formation professionnelle / promotion) et le Secrétariat général.

La Chambre régionale des métiers est la seule structure d'encadrement des métiers de l'artisanat de la ville. Rares

n'ont pas réussi faute d'appui de la part des autorités locales et d'écoulement des produits.

La vétusté du siège de cette chambre et son manque d'équipements et de personnel d'encadrement sont autant de facteurs entravant son bon fonctionnement. Malgré toutes ces difficultés, les responsables de cette structure ne baissent pas les bras et ne ménagent aucun effort pour faire valoir l'artisanat et le savoir-faire autochtones. Ils ne manquent pas d'initiatives pour peu qu'ils soient soutenus par les artisans et par les autorités politiques locales, communales, régionales et nationales. Et ils ont largement contribué à la promotion de l'artisanat à l'occasion des festivités religieuses et culturelles qu'a abrités Tombouctou, capitale islamique en 2006.

A- Historique de la pratique des métiers à Tombouctou

Avant de parler de la pratique des métiers, il serait intéressant d'analyser sommairement la structure sociale de la cité de Tombouctou car, avant tout, c'est elle qui a toujours déterminé les activités de l'individu et des groupes d'in-

dividus.

1- Bref aperçu de la structure sociale à Tombouctou

Globalement, on peut scinder la population autochtone de Tombouctou en deux grands groupes composés de sous-groupes. D'une part, on distingue la noblesse et, d'autre part, la masse populaire.

a- La noblesse

Elle est incarnée par les Armas ou descendants de guerriers marocains, enclins à la gestion du pouvoir et à l'art de la guerre ; les alpha, classe aristocratique la plus numériquement importante qui a fait le prestige religieux de Tombouctou et constituée généralement de marabouts instruits et d'autres érudits ; les chérifs, marabouts et descendants du Prophète Mohamed (PSL).

b- La masse populaire

Elle est constituée par les hommes libres formant la grande majorité de la population et s'adonnant à des activités telles que la maçonnerie, la boucherie, la menuiserie, etc. ; les hommes de caste et les esclaves.

Cette classification donne déjà une idée des activités de la grande majorité de la population de Tombouctou. A certains sont dévolues les missions d'exercice du pouvoir, de défense et de protection des populations, à d'autres les activités de production de biens et services.

2- Les fondements de l'exercice des métiers

Les métiers existent depuis que les communautés ont commencé à se constituer. Au XVI^e siècle, Tombouctou comptait 100 000 habitants ; ce qui re-

présentait un facteur important pour le développement des activités. Et c'est à cette époque que s'est établi la renommée de la ville en matière de savoir-faire artisanal même si la pratique des métiers remonte encore à plus loin dans le temps.

Selon les tarikhs, certains métiers, comme la maçonnerie par exemple, ont été introduits à Tombouctou par le roi Askia Mohamed lui-même qui fit venir 500 maçons pour la reconstruction de ses mosquées. Les descendants de ces maçons auraient perpétué cette activité en l'étendant à la construction d'habitations pour la population qui devenait de plus en plus nombreuse.

Une des raisons - et non des moindres - de la pratique du métier est le facteur religieux. En effet, Tombouctou est une ville fortement islamisée et il va de soi que les préceptes du Coran régissent les activités du milieu. En effet, l'Islam recommande à tout individu, même aux savants, aux érudits et aux marabouts d'exercer un métier, d'avoir une formation professionnelle qui puisse les faire vivre à l'image du Prophète Mohamed (PSL) qui était jardinier et caravanier. La pratique des métiers à Tombouctou remonte donc à loin dans le temps et tout le monde est fier, dans cette cité, d'en avoir au minimum un.

a- Modes et conditions d'apprentissage

En l'absence de toute école de formation dans les métiers traditionnels au niveau de la région, l'apprentissage du métier se fait toujours, comme par le passé, après une certaine période d'observation et de participation aux différents processus. Pendant la période d'apprentissage, l'élève est astreint à des tâches relevant de ses capacités avant de commencer ses activités professionnelles à exercer lui-même sans la supervision du maître.

Une autre réalité existe : il s'agit du fait qu'il n'y a plus de répartition stricte des métiers selon le groupe ethnique ou la classe sociale. Du fait du brassage et des mouvements de population, la pratique des métiers ne permet plus d'identifier le groupe ou la classe sociale de l'individu. Ce phénomène s'explique par le fait que certains parents préfèrent que leurs enfants exercent une autre profession que la leur. C'est ainsi que des fils de maçons se retrouvent aujourd'hui bouchers, couturiers et vice-versa. La formation est de proximité : le métier étant transmis de père en fils, des parents aux enfants, la famille est le cadre le plus propice de cet apprentissage dans la mesure où l'atelier se trouve, la plupart du temps, à domicile.

L'apprentissage commence pratique-

ment dès la tendre jeunesse et sa durée varie selon les métiers et en fonction des aptitudes de l'apprenti à assimiler et à appliquer les techniques requises par son métier. Durant toute la durée de la formation, il doit témoigner respect et soumission à son maître car celui-ci a, en plus, un rôle d'éducateur. Le maître a les mêmes exigences envers les jeunes qu'on lui confie qu'envers ses propres enfants.

A noter un autre aspect important : la gratuité de l'apprentissage en ce qu'aucune contrepartie financière ou en nature n'est exigée pour suivre une formation. La seule satisfaction du maître est la fierté d'avoir pu transmettre son savoir et participer ainsi à former un homme pouvant vivre de son travail. Le maître veille au contraire à satisfaire les petits besoins financiers des apprentis. En plus, au terme de l'apprentissage, il arrive qu'il équipe son élève avec du petit matériel indispensable à son activité. Suivant les corporations, des cérémonies de fâtiha (bénédictions formulées lors des lectures coraniques) sont organisées pour accompagner le jeune dans son travail.

b- Caractéristiques des corps de métiers

S'il est vrai que toutes les corporations identifiées par l'arrêté ministériel sont exercées, il est nécessaire de souligner qu'à Tombouctou un métier peut englober l'ensemble des autres activités qui y sont liées :

o Dans le temps par exemple, le boucher était aussi éleveur, rôtisseur, charcutier. De même, le maçon, en plus de la construction d'habitations, était aussi tailleur et transporteur de pierre "alhor" (calcaire), quelquefois puisatier ou même charpentier. On peut citer plusieurs exemples de ce genre pour souligner l'étendue du champ de couverture d'une seule activité.

o Un autre trait caractéristique à souligner est la complémentarité et l'interdépendance entre les corporations. Et c'est à ce niveau qu'on mesure toute l'ampleur et l'importance des métiers comme facteurs d'équilibre et de stabilité sociale.

L'on sait déjà que les maçons sont sollicités aussi bien pour les besoins des lieux de culte que pour satisfaire les besoins en termes de logement. C'est toute la population qui tire profit de ses prestations. Et, de même que le cordonnier et le maroquinier sont dépendants du boucher en matières premières, les tailleurs ont besoin de produits de tissage et du concours des marabouts en ce

qui concerne le choix des versets coraniques comme motifs de broderie sur les habits. Plusieurs autres exemples peuvent être avancés pour consolider ce rôle de ciment social que représente le métier à Tombouctou.

o Un autre élément essentiel de la pratique artisanale à Tombouctou est l'implication active et efficace de la femme. Outre le fait que certains métiers leur reviennent de plein droit dans certaines communautés (maroquinerie féminine chez les Tamasheq entre autres), les femmes font tout ce qui est "travail féminin" (vannerie, poterie, bijouterie traditionnelle, savonnerie, etc.) et participent activement à celui des hommes. La femme du boucher s'occupe du commerce des peaux et d'autres produits d'abattage (têtes, pattes, etc.). L'approche genre est donc une réalité de la pratique des métiers à Tombouctou.

o Un autre trait caractéristique était la répartition spatiale des métiers entre les différents quartiers et secteurs de la ville. Les quartiers constituant l'actuelle médina ou "vieille ville" tels que Sankoré, Sareikeyna, Badjindé et Djingareyber étaient les principaux lieux de concentration de beaucoup d'activités.

B- Description des métiers

Tous les métiers sont importants car ils procurent à ceux qui les exercent un confort matériel certain quand les produits s'écoulent, le plaisir de montrer son savoir-faire, la satisfaction morale de rendre service à la population et le sentiment de participer au bien-être collectif.

Sont décrits ci-dessus quelques mé-





tiers à travers lesquels le génie de Tombouctou s'est manifesté et qui ont fait sa notoriété au-delà des frontières du Mali et de l'Afrique. Cette description a été possible grâce à certaines familles et personnes âgées détentrices de savoir-faire séculaire en sommeil et qui s'évertuent à les perpétuer.

1- Les mineurs

L'une des activités qui ont fait la célébrité de Tombouctou est celle de l'extraction du sel. Cette activité est menée par les mineurs. Son importance se mesure à la place dévolue au sel dans les échanges commerciaux entre peuples au Nord et au Sud du Sahara, ainsi que dans la vie quotidienne des habitants de la cité. A souligner que le sel a joué un grand rôle dans l'histoire du Mali depuis les empires du Ghana, du Mali jusqu'à l'empire songhoy. L'extraction se faisait dans les mines de Teghaza qui furent par la suite abandonnées au profit de Taoudenni. Le sel gemme servait à la fois de monnaie, de moyen de troc et était un extraordinaire signe de richesse : il avait valeur d'or. En même temps, il est essentiel dans la cuisine et entre dans la composition de certains médicaments traditionnels. L'activité, qui avait beaucoup d'importance à Tombouctou, était bien structurée et les caravanes organisées appelées "azalai" donnaient lieu à des festivités populaires. L'azalai ou caravane de sel voyageait deux fois par an pour ramener à Tombouctou du sel de Taoudenni : en saison froide vers le mois de novembre (caravane d'alava) et en saison chaude entre avril et mai (tifisqui).

De Tombouctou à Taoudenni, les caravanes mettaient au minimum 15 jours de marche dans des conditions pénibles et harassantes. Les mineurs s'engageaient par contrat avec des employeurs qui se chargeaient d'acheter le sel et de le transporter. Certains préféraient ne pas passer de contrat et vendent eux-mêmes leurs produits. Le travail d'extraction est très dur : il faut creuser de 6 à 8 mètres, faire dégager le sable et tailler les barres de sel. Il s'exécute au moyen d'outils rudimentaires : la houe pour le déblayage du ter-

rain, la hache ou "fass" pour le découpage du sel, le "riara", instrument de polissage du sel.

Avant d'atteindre le sel gemme, il faut à peu près un mois de travail. Plusieurs couches sont à déblayer pour atteindre le sel de meilleure qualité : le "warafer", le "wara", le "zokafer", le "hamamiya fere", le "hamamiya", le "begafer" et le sel gemme proprement dit. Une fois découpé en barres, le sel est poli par des spécialistes qui sont, eux aussi, payés en nature.

Les activités autour de l'extraction du sel mobilisaient beaucoup de personnes dans les mines car c'est un travail collectif, en plus des secteurs connexes comme le transport et le commerce. En ce qui concerne le transport, l'apport que constitue le chameau dans le processus d'extraction et de transport du sel est inestimable. Appelé "vaisseau du désert", le chameau, à cause de sa grande endurance, est le seul moyen de transport du sel des mines vers Tombouctou. Cependant, de nos jours, les caravanes "azalai" se font plus discrètement et ne mobilisent plus beaucoup de personnes comme par le passé.

2- Les maçons

Les maçons sont implantés à Tombouctou depuis des siècles comme précédemment signalé. Les documents fixent leur introduction par Askia Mohammed à la suite d'une invitation de 500 maçons pour la reconstruction des différentes mosquées de son territoire. La technique de construction utilisée est l'adobe. Les briques sont faites en banco moulé et séché à partir d'un mélange d'argile et de sable. L'"alhor", pierre calcaire extraite des carrières situées au sud de Tombouctou à 7 km sur la route de Kabara et aux alentours de la ville du côté nord, est également utilisé par les maçons. Actuellement, cette pierre est typique de l'architecture de Tombouctou : elle est légère, blanche, esthétique et très appréciée. Le style de construction largement répandu est le style soudanais avec des influences mauresques en ce qui concerne les terrasses et les voûtes.

La capacité des maçons à choisir des matériaux de construction adaptés aux conditions physiques et climatiques du milieu et la capacité d'adaptation de l'habitat au mode de vie autochtone sont autant d'indicateurs du savoir-faire des maçons de Tombouctou. Cette cité, carrefour de civilisations, était le point de rencontres entre peuples aux modes de vie différents avec des exigences diverses en matière d'habitat.

Le mérite des maçons de la ville a été de pouvoir satisfaire à ces exigences, de sorte qu'ils sont toujours sollici-

tés au fur et à mesure de l'accroissement de la population mais aussi à cause de la nature des matériaux de construction, surtout le banco, qui demandent un entretien constant. En plus, il n'est pas rare de constater que chaque famille a son propre maçon qui est le seul habilité à effectuer tout travail de réparation et d'entretien. Aucun maçon ne doit s'occuper d'une maison qu'il n'a pas construite sans l'accord explicite du précédent. Ville religieuse par excellence, Tombouctou doit sa renommée à ses nombreuses et célèbres mosquées qui sont l'œuvre de maçons doués et habiles.

3- Les menuisiers

A Tombouctou, le métier de menuisier est également une activité très ancienne qui a acquis ses lettres de noblesse avec les portes et fenêtres traditionnelles "algouloum" faites à la main avec du bois ouvragé et du fer forgé. Actuellement, la confection de ces fenêtres et portes ouvragées est la compétence de la famille Jamaï-Kounda, dépositaire de ce savoir-faire. Une croyance ancestrale selon laquelle ces portes et fenêtres seraient dotées de pouvoirs protecteurs fait que la demande est grande. En plus, leur usage est un signe de prestige et de richesse car une seule porte peut coûter entre 200 000 et 300 000 F CFA. Les délais de confection étant longs, les commandes sont passées longtemps à l'avance.

En dehors de ces portes et fenêtres, les menuisiers confectionnent toutes sortes de meubles : armoires, tables, bancs, lits, divans, chaises, etc. Le bois est la principale matière première des menuisiers ; ce qui crée une forte dépendance de cette activité des ressources forestières déjà insuffisantes dans la région.

4- Les cordonniers

La cordonnerie est l'un des métiers à travers lesquels l'ingéniosité de Tombouctou s'est beaucoup manifestée. Elle était l'apanage des Armas qui, on le sait, exerçaient le pouvoir. C'était un métier dévolu à l'élite de la société. Les principales tâches du cordonnier se résument à la fabrication de chaussures et d'objets en cuir. C'est dire que le cordonnier était en même temps maroquinier. Chaque paire de chaussures avait une signification particulière et chaque individu devait toujours porter le type de chaussures correspondant au titre de sa classe sociale. Il y avait certaines qualités de chaussures qui ne se portaient qu'avec des habits spéciaux. En plus, les chaussures étaient adaptées aux différents aléas climatiques. A l'époque, le froid était si intense qu'il fallait porter des "tïmankou", sorte de bottes renfermant les pieds et les jambes jus-

qu'au tibia, juste sous les genoux. Quant aux "sabato", ce sont des chaussures qui ressemblent beaucoup aux babouches. Les "ponchi", eux, sont des chaussures fermées ressemblant aux souliers. En plus de ceux-ci, les cordonniers produisent d'autres articles tels que les "tielimbou", chaussures spéciales adaptées au sable, le "delou", récipient pour puiser de l'eau, et des outres faites de peaux de chèvre au tannin.

Les produits faits à la main sont de qualité, durent beaucoup mais coûtent plus cher. Cela constitue un handicap : les gens préfèrent se chausser moins cher surtout avec l'avènement des matières synthétiques.

5- Les bouchers

Tombouctou étant une zone d'élevage par excellence, la profession de boucher bénéficiait d'un grand prestige et était très développée. Jusqu'au XXe siècle, la boucherie était l'affaire de quelques familles connues de tous, habitant le quartier de Djingareyber. Il n'était pas permis à tout le monde d'être boucher. En plus, les bouchers étaient supposés détenir des pouvoirs mystiques acquis de génération en génération.

Aussi, le fait que certaines familles aient leur boucher attiré ajoute-t-il au prestige de la corporation dans une zone où la viande est la base de l'alimentation en l'absence de fruits et légumes. En effet, la viande est présente dans toutes les festivités religieuses, sociales et culturelles. A rappeler la polyvalence de ce métier car le boucher abat l'animal, le dépèce, vend la viande, procède au séchage d'une partie et de la peau et fait de la charcuterie. En plus, sa femme collecte les peaux et la graisse animale entrant dans la fabrication du savon traditionnel.

6- Les couturiers

L'habillement tient une grande place dans la vie quotidienne de tous les peuples y compris et surtout de ceux des régions désertiques au climat variable et austère. Tombouctou ne déroge pas à cette règle, elle qui est même parvenue à conférer à l'habillement un rôle non seulement social mais aussi religieux. La couture se fait dans la ville par les brodeurs traditionnels et les tailleurs.

a- Les brodeurs traditionnels

Ce sont eux qui s'occupent essentiellement de la confection des boubous traditionnels et surtout du célèbre "khawatim", motif de broderie sur boubou traditionnel inspiré de versets coraniques. La broderie traditionnelle est une des grandes valeurs de la cité. C'est un véritable art et son exécution, très lente et minutieuse, requiert beaucoup d'attention. La confection du boubou se

fait en groupe et peut aller d'un mois à plusieurs années. Ce qui fait que ce travail attire moins de pratiquants, beaucoup de clients ne pouvant attendre un délai de confection aussi long.

Le port du boubou traditionnel - surtout quand celui-ci comporte du "khawatim" - est un signe de prestige et de richesse. En plus, les inscriptions coraniques qui y sont faites, sont censées avoir des vertus protectrices pour ceux qui le portent. De nos jours, cette activité est menée dans un seul atelier au sein de la grande famille Guittèye. Toujours est-il que, pour ceux qui connaissent sa valeur, le boubou avec le "khawatim" reste une tenue traditionnelle très prisée qui ne se porte qu'aux grandes occasions lors des festivités socioculturelles ou religieuses. Cela explique que certains n'hésitent pas à passer la commande de leur boubou nuptial des années avant la date de leur mariage.

Selon la famille Guittèye, c'est un métier qui est toujours porteur car étant un élément d'identification socioculturel. La demande existe toujours mais l'offre ne suit pas le même rythme. La solution serait d'organiser l'activité pour qu'elle soit attrayante afin de drainer des jeunes et de perpétuer cette activité tout en étant un facteur de création d'emplois.

D'autres types de broderies sont effectués toutes à la main. Il s'agit des vêtements suivants : le "picol" qui, demandant moins de broderies et facile à confectionner, existe en grande et petite dimensions ; le "n'tchomhinye" dont les motifs rappellent les dents de la souris, d'où son appellation. La version haoussa de ce motif est appelée "haoussanossi". Autres broderies : "wakiyaf", "wakiyaf nda djèrè" ou demi boubou porté par les femmes, "wakiyaf nda djèrè songo", "wakiyaf nda djèrè djoro", "wakiyaténi" ou double couture.

b- Les tailleurs à la machine

Les tailleurs sont traditionnellement présents à Tombouctou à travers les familles intellectuelles de marabouts car ce sont eux, en tant que lettrés, qui savaient choisir les versets appropriés devant servir de motifs de broderie à la machine. Outre la recherche et la création de modes centrées sur la tradition, les tailleurs doivent répondre à l'un des principaux soucis de tout habitant de Tombouctou, qui est la fierté de porter une tenue qui l'ancre et l'identifie à ses racines.

7- Les teinturiers

La teinture est une activité qui a eu ses lettres de noblesse à Tombouctou car la couleur est essentielle à l'habillement.

Dans le temps, il n'y avait pas cette diversité de couleurs et de nuances autant qu'aujourd'hui. Les couleurs prédominantes étaient le bleu clair ou le bleu foncé et le noir. C'est justement à cause de cette prédominance bleue que les Touaregs sont appelés "hommes bleus".

La grande majorité des tenues d'apparat, aussi bien pour les femmes que pour les hommes, ainsi que les turbans, nécessite l'usage de la couleur. Celle-ci était obtenue à partir de boules de teinture importées, mélangées à de la cendre de troncs d'arbres brûlés. La famille Gassamba, renommée pour la qualité de sa teinture, était la seule à mener cette activité et conserve toujours du matériel de teinture hérité des grands-parents, actuellement visible au musée municipal. La teinture est une activité liée, dans une certaine mesure, aux produits de la couture et surtout aux produits du tissage (percale, basin, cretonne).

8- Les tisserands

Le métier de tisserand, exercé auparavant exclusivement par les Mabo résidant au quartier de Sareykeina, était également prestigieux et jouissait d'une grande importance. Ce sont, en effet, les tisserands qui travaillent les cotonnades. Les bandes produites servaient à la confection de boubous pour hommes et femmes, de pagnes, de tapis décoratifs, etc. Les couvertures de cotonnade sont également produites et offrent beaucoup de protection contre le froid. Avant l'avènement du tissage moderne, c'était le tisserand qui fournissait le linceul mortuaire. Il faut noter que la laine de mouton aussi était utilisée par les tisserands, surtout pour la confection de couvertures lourdes prisées par les bergers pendant les périodes de froid.

9- Les potiers

La poterie a toujours été une activité présente à Tombouctou où elle était exercée sur les berges du bras de fleuve qui passait par la ville. Cette localisation s'explique par le besoin en eau et en argile, composantes indispensables à l'exercice de cette activité. Les colorants sont obtenus à partir de végétaux



ou de mélanges d'argile de couleurs différentes ; ce qui impose à l'artisan une certaine expérience étant donné que, par ailleurs, le choix de l'argile ne se fait pas par hasard.

Actuellement à Tombouctou, cette activité est presque exclusivement pratiquée par les femmes Mabo de Kabara, quartier de Tombouctou. La gamme des produits de la poterie est très large et offre de multiples fonctionnalités. Ils sont faits pour les besoins ménagers à usage décoratif ou utilitaire : marmites, tasses, pots, baignoires traditionnelles, bouilloires traditionnelles, encensoirs, cendriers, pots de fleurs, etc. Les jarres, gargoulettes et canaris sont beaucoup appréciés à cause de leur pouvoir rafraîchissant pendant les périodes de fortes chaleurs. Il y a également des ustensiles à usage précis comme le "kâabara" fait uniquement pour la conservation du lait caillé pour les mariages.

10- Les médecins traditionnels

La médecine traditionnelle est une réalité qui daterait du XVI^e siècle. En effet, dans toutes les bibliothèques de Tombouctou, il y a des manuscrits qui traitent de la médecine traditionnelle que ce soit en matière de pose du diagnostic ou en matière de traitement médical. Selon les thérapeutes, tout ce qui entoure l'homme peut avoir son utilité sur sa santé. Tout entre donc dans la composition des médicaments : les plantes (écorces, fruits et racines), les animaux sauvages ou domestiques (volaille), les animaux aquatiques (poissons) et même les roches. Cela confère aux thérapeutes de riches connaissances sur la flore et la faune de leur environnement.

Les traitements et guérisons par les sciences occultes sont aussi une réalité. Cependant, ce savoir n'est pas facile à avoir car il est détenu par les anciens qui ne le livrent pas facilement. Mais l'accouchement, ainsi que le traitement du SIDA, échappent à leur compétence.

11- Les forgerons

On pourrait aisément dire du métier de forgeron que c'est une véritable industrie traditionnelle et toutes les sociétés ont besoin des forgerons pour leurs besoins quotidiens de production de biens matériels. En effet, ce sont les forgerons, hommes de caste la plupart du temps, qui fournissaient les armes de la domination et de la guerre : lances, arcs, flèches.

Pour les cultivateurs, ils confectionnent des houes, des dabas, des faucilles, des machettes, des coupe-coupe et des couteaux pour les ménagères et les bouchers. Leur importance est capitale car ils produisent des ustensiles forgés pour

les besoins de la cuisine : marmites, tasses, louches, pilons, mortiers. En plus, ce sont eux qui fournissent à d'autres artisans certains outils indispensables. Bref, les forgerons sont ce qu'on peut véritablement appeler la cheville ouvrière de la société traditionnelle.

À Tombouctou, en plus de ces attributions initiales, c'est également les femmes de forgeron qui font office de maroquinières pour la confection d'objets d'art en cuir destinés aux nouvelles mariées.

12- Les barbiers ou "wandiam"

Il serait judicieux de nommer cette corporation par l'appellation locale de "wandiam", c'est-à-dire celui qui procède à la circoncision des enfants. Les préceptes de l'Islam recommandant la circoncision aux musulmans, il est évident que cette activité jouit de beaucoup de prestige dans une société aussi fortement islamisée que celle de Tombouctou. Les cérémonies de circoncision qui mobilisent l'ensemble de la ville donnent lieu, partout, à des manifestations folkloriques. Le "wandiam" est également sollicité lors des baptêmes lorsqu'il s'agit de raser la tête des nouveaux-nés.

13- Les bijoutiers

C'est une activité très ancienne qui était l'activité reconnue à la famille Yattara perpétuant de nos jours ce savoir-faire. Le seul atelier de bijouterie appelé "Woura Tendé" (ou atelier de l'or), qui fabriquait des perles en or, appartenait à cette famille qui devait répondre aux besoins en parures de toutes les femmes de la ville. À la différence du forgeron, le bijoutier travaille uniquement les métaux précieux tels que l'or et l'argent, etc. La bijouterie est la faible de toutes les femmes du monde et celles de Tombouctou, malgré la modernité, préfèrent arborer fièrement les bijoux fabriqués sur place par les artisans traditionnels.

Les produits fabriqués sont des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets et des parures pour les tresses. Celles-ci sont appelées "goofa" et sont de deux sortes : arabe et sonraï. Des bagues protectrices contre les mauvais sorts sont également confectionnées en fonction des familles.

14- Les pâtisseries et boulangers traditionnels

La pâtisserie, de même que la boulangerie, est généralement une activité féminine pratiquée dans beaucoup de familles à Tombouctou et procure des revenus substantiels aux femmes. Cette activité a une grande importance due au fait de l'attachement des habitants à leurs habitudes culinaires et alimentaires. Les produits font l'objet d'une grande demande. La principale céréale

utilisée est le blé sous ses différents aspects (entier, farine, semoule, etc.). Les produits sont de deux catégories : d'une part les aliments secs (blé grillé ou "alboudjoumati", gâteaux secs "alkati" et "alfitaati", couscous). À cela, s'ajoute une large gamme de vermicelles de différentes tailles. D'autre part, il y a les aliments frais : "widjila" ou boulette de farine cuite à la vapeur, "bita" ou bouillie de blé ou de mil, "toukaassou", etc. Le "takoula" ou pain de blé en forme de miche cuite dans des fours en banco jouit d'une grande popularité car les habitants de Tombouctou le préfèrent au pain industriel fait sous forme de baguette.

Le blé n'est cependant pas la seule céréale utilisée par les boulangères et pâtisseries. Le riz est aussi utilisé surtout dans la préparation du "sinaassar", sorte de galette.

15- Les vanniers

Les vanniers traditionnels confectionnaient essentiellement des articles ménagers utilitaires (vans, paniers, malles, éventails, nattes, persiennes, pots de fleurs, porte-monnaie et porte-documents) ; des produits de bijouterie et de décoration (assiettes ornementales, tapis, parures féminines telles que les boucles d'oreilles, les colliers, les bracelets).

Les feuilles de palmiers sont utilisées et l'éventail des produits fabriqués à partir de la paille est large grâce à la technique qui consiste à la faire bouillir pour la ramollir et lui donner les colorations voulues. La paille ainsi traitée se prête à la disposition de l'imagination et de la créativité de l'artisan. Les produits de la vannerie offrent aux couches les plus défavorisées la possibilité d'avoir des objets utilitaires et de pouvoir décorer l'intérieur de leur maison dont la bonne tenue est une fierté pour les habitants de Tombouctou.

16- Les maroquinières

La maroquinerie est une activité réservée, au départ, exclusivement aux femmes des forgerons chez les Kel Tamasheq. Le cuir est la matière indispensable à cette activité qui produit des articles divers et variés : lits tamasheq, coussins, pouffes, oreillers, pies sculptés et ornés pour fixer les tentes, sacs à main, sacs à dos et pochettes. Toute une gamme d'objets à usage ménager sont également confectionnés en cuir : outres pour garder le lait, le beurre ; pies en forme d'entonnoir pour conserver les aliments ; tasses et cuillers en bois. Une vaste gamme de coffrets à bijoux pour les femmes ou pour servir de porte-monnaie de formes circulaire, rectangulaire, carrée, etc., aux couleurs et motifs variés

témoigne d'un réel savoir-faire séculaire.

C- Les caractéristiques de la pratique actuelle des métiers à Tombouctou

Les mutations subies par la société tombouctienne au fil du temps ont eu un impact certain sur la pratique des métiers et la nature des produits et des prestations fournies. Ces métiers évoluent dans un environnement et un contexte tout à fait différents qui lui imposent souvent d'autres modes de fonctionnement. Ces mutations concernent plusieurs aspects :

1- L'organisation et la structuration*

De nos jours, la tendance est au regroupement des corporations. Si, par le passé, la proximité géographique aidant, la nécessité de regroupement en associations ne s'imposait pas, actuellement, à cause de l'urbanisation et du peuplement de la ville, le besoin de s'associer se fait de plus en plus pressant pour les artisans. A Tombouctou, il existe des associations pour presque toutes les corporations. Et celles qui n'ont pas encore d'associations souhaitent en créer. Les associations sont régies par des statuts et règlement intérieur. Elles permettent aux adhérents de mieux s'organiser afin de valoriser et promouvoir leur corporation. Le mouvement associatif attire mieux d'éventuels appuis financiers que lorsqu'on est seul. Les associations elles-mêmes sont déjà membres de la Chambre régionale des métiers, structure d'encadrement.

Dans le passé, les ateliers se trouvaient, la plupart du temps, intégrés à la concession familiale pour des métiers comme le tissage, la maroquinerie, la cordonnerie, la couture (broderie), la bijouterie, la teinture, etc. Cette tendance n'a, jusqu'à présent, pas disparu puisque beaucoup d'artisans continuent à exercer leur métier à domicile. Le marché et les places publiques sont également des espaces propices à l'exercice de ces métiers. Plusieurs artisans y pratiquent leur activité : forgerons, tisserands, bijoutiers, vanniers, maroquiniers.

2- La modernisation des métiers

Avec l'évolution de la société, la pratique des métiers s'est vulgarisée, échappant ainsi à la mainmise d'une seule famille ou d'une seule classe sociale. En outre, l'identification géographique qui caractérisait l'exercice traditionnel des métiers à Tombouctou n'est plus nette de nos jours. Cependant, cette mutation au niveau des intervenants et de la répartition spatiale des métiers n'est pas la seule conséquence de l'évolution. Les métiers s'exercent actuelle-

ment dans des conditions extrêmement dures qui compromettent la pérennisation de ce savoir-faire.

Tout d'abord, il convient de signaler que les conditions climatiques naturelles ont beaucoup influé sur la pratique artisanale. En effet, Tombouctou, du temps de sa splendeur, était une cité où il y avait de l'abondance. Malgré les croyances, le désert n'était pas aussi hostile à l'époque : hommes et animaux y trouvaient à manger à souhait et presque toutes les matières premières nécessaires à différentes activités se trouvaient en place. Cela ne pouvait que renforcer le secteur artisanal à satisfaire la demande. De nos jours, à cause de la dégradation de l'environnement, certaines activités connaissent d'énormes difficultés et d'autres sont purement et simplement menacées d'abandon. La dégradation ou la disparition des pâturages, la rareté des précipitations et des points d'eau ont porté un sérieux coup au développement de l'élevage qui est la raison d'être du boucher. Les coûts de l'élevage devenant de plus en plus élevés, celui-ci ne peut abattre ses propres animaux et est obligé d'aller acheter de la viande pour la revendre. De même, les autres secteurs artisanaux comme la cordonnerie et la maroquinerie - dont la matière première est la peau des animaux abattus - souffrent un manque d'approvisionnement pour répondre à la demande de la population.

L'absence de forêts, la rareté de la végétation, la disparition de la faune ont également compliqué la pratique de la médecine traditionnelle dont les plantes et les animaux constituent des composantes essentielles. Certaines essences ont disparu et il arrive au thérapeute de faire de longs voyages à leur recherche. Les menuisiers, les vanniers, les matelassiers et les sculpteurs sont tous tributaires de la générosité de la nature :

o Les difficultés liées à l'approvisionnement en matières premières et à l'acquisition d'outils et d'instruments de travail, conséquences directes de l'enclavement, ont poussé beaucoup d'artisans à se contenter d'acheter ailleurs des articles finis pour les revendre par la suite ; ce qui constitue une sérieuse menace pour le maintien du savoir-faire local.

o L'enclavement a aussi sa part de responsabilité quant aux difficultés liées aux besoins en formation : il n'est pas toujours facile de faire venir des compétences externes sans beaucoup de moyens.

o L'évolution sociale modifie les ha-

bitudes de consommation et les pratiquants de métiers artisanaux sont obligés de suivre cette évolution en adaptant les prestations aux besoins des populations sous peine de disparaître ou de subir des préjudices irréversibles.

o L'apparition des matières plastiques et synthétiques a porté un coup d'arrêt à l'essor de certaines activités telles que la fabrication de matelas traditionnels, la cordonnerie, la vannerie, la poterie, etc. En effet, les marchés sont saturés de nattes et de matelas à base de matériaux synthétiques industriels qui concurrencent outrageusement le secteur artisanal à cause de leur coût abordable. Il en est de même pour les chaussures qui sont désormais faites de toutes sortes de matières (tissus, plastiques, etc.) La poterie également n'est pas épargnée : elle voit son terrain envahi par les ustensiles et autres articles ménagers en fer, aluminium ou plastique. Le règne du plastique a aussi touché la vannerie : le panier de la ménagère, naguère en osier est devenu du plastique.

La modernisation a été presque fatale à un certain nombre d'activités qui, si elles demeurent présentes, ne sont plus pratiquées que par une petite minorité et, la plupart du temps, pour les besoins de l'autoconsommation. Tel est le sort de la savonnerie traditionnelle. Cette activité a tendance à disparaître du champ des métiers à Tombouctou où sont disponibles des détergents de toutes natures : solides, liquides, en poudre, etc. Cependant, cette activité peut subsister dans les localités les plus reculées ne disposant pas de savon industriel. A Tombouctou, le savon traditionnel ne fait plus partie des habitudes de consommation comme d'ailleurs l'usage des matelas traditionnels.

Le métier de puisatier se fait aussi discret tout au moins dans la ville de Tombouctou dans la mesure où le besoin en puits ne se fait plus autant sentir : la ville dispose d'un réseau d'adduction d'eau potable bien structuré. Rares sont les concessions ne disposant pas de robinets et les bornes-fontaines publiques existent partout. Les puisatiers pourraient exercer dans les localités non couvertes par le réseau d'adduction moderne mais, même dans ces localités, la profession est menacée par les ONG et autres structures qui installent, avec des moyens beaucoup plus importants et dans des délais raisonnables, des forages et des puits à grand diamètre. Les puisatiers sont souvent obligés, lorsque la possibilité leur est offerte, d'incorporer ces ONG comme ouvriers ou de délaisser simplement la profession.

3- Valorisation et promotion de l'artisanat traditionnel : contraintes, atouts et perspectives*

La pratique des métiers est une habitude commune à toute société. Elle permet à de nombreuses couches sociales de subvenir aux besoins quotidiens et de fournir des prestations aux populations. Les métiers sont aussi des moyens d'expression de savoir-faire et de créativité d'une collectivité. La ville de Tombouctou, qui doit une grande part de sa renommée internationale à la créativité et à l'inventivité de ses artisans, se doit de se donner les moyens de la meilleure promotion possible de ses traditions artisanales. Cependant, des raisons objectives existent qui ne sont pas de nature à favoriser l'essor des métiers traditionnels.

a- Les contraintes

Les contraintes sont de plusieurs ordres :

o La disparité du monde artisanal qui évolue de préférence dans un environnement informel et animé souvent par des intervenants de compréhensions différentes. Ce qui explique certaines difficultés rencontrées par les associations lors de leur mise en place ou dans leur fonctionnement.

o La faiblesse opérationnelle de la Chambre des métiers qui ne dispose ni de moyens humains ni de moyens financiers nécessaires à sa mission d'appui et de promotion artisanale.

o Les difficultés d'accès aux crédits de microfinance à cause du manque de confiance des organismes de crédits.

o L'absence de formation en artisanat et en gestion financière.

o Les difficultés d'approvisionnement en matières premières, en consommables et en instruments et outils de travail.

o La mévente des produits de l'artisanat à cause des problèmes liés à l'enclavement et au pouvoir d'achat limité des consommateurs.

Cependant, malgré toutes ces difficultés, d'autres facteurs rendent possible la perspective d'une restructuration améliorée de l'artisanat.

b- Les atouts

Malgré les contingences sociales, les métiers traditionnels ont de beaux jours devant eux. Les raisons d'espérer se situent à plusieurs niveaux :

- L'attachement aux valeurs

Les habitants de Tombouctou sont de nature fiers de tout ce qui s'attache à leur culture. Beaucoup de secteurs existent et prospèrent comme ceux de l'habillement, de l'alimentation, de la bijouterie, etc. Les femmes de la cité ré-

vent toutes de porter des bijoux fabriqués localement. De même, en matière de mets, le «takoula» est préféré au pain moderne, etc.

- L'attrait touristique

Le flux touristique vers Tombouctou est suscité, la plupart du temps, par le désir de découvrir le savoir-faire artisanal de ses habitants dans leur milieu vital.

- Les retombées économiques

N'importe quelle étude démontrerait aisément l'importance de la part du secteur artisanal dans les revenus générés par le secteur du tourisme. Les artisans, voire toute la communauté, bénéficient d'importantes retombées en matière d'artisanat.

- La disponibilité des personnes ressources

L'un des traits caractéristiques de Tombouctou est le fait que chacun, indépendamment de son statut et de sa classe sociale, est initié à un métier qu'il exerce ou non. Beaucoup de familles, de personnes âgées détentrices de savoir-faire traditionnel dans divers domaines de l'artisanat, revendiquent - avec fierté - leur métier et sont prêtes à apporter leur contribution à toute action de promotion et de valorisation.

- L'appui politique et financier

Quoi que pensent les artisans, le Mali a consenti, ces dernières années, beaucoup d'efforts en direction du secteur touristique dont l'artisanat est une des composantes essentielles. L'institutionnalisation et la mise en place de structures de coordination, d'animation et d'encadrement sont les indicateurs de la volonté politique des autorités. A noter que ce ne sont pas les fonds qui font défaut mais l'ignorance de leur existence et les difficultés pour y accéder.

c- Les actions à mener et les perspectives

- Les actions à mener

L'urgence de la nécessité de la sauvegarde des métiers de l'artisanat impose une série d'actions à entreprendre à plusieurs niveaux.

o Par les artisans

Le regroupement des corporations en associations qui caractérise la pratique artisanale à Tombouctou doit être maintenu et poursuivi. Seules les corporations bien structurées et gérées peuvent accéder au financement des organismes de crédits. Il revient aux artisans d'adhérer et d'appuyer les initiatives des structures d'appui et d'encadrement comme la Chambre régionale des métiers.

o Par les autorités et les structures techniques

Il est indispensable que les autorités politiques s'impliquent davantage dans l'organisation et la gestion des chambres de métiers en mettant à leur disposition du personnel et des moyens financiers suffisants. Il est également

nécessaire d'initier des programmes de formation à l'endroit des artisans et des structures d'encadrement. En plus, un accent particulier doit être mis sur l'organisation de foires et expositions ou de semaines commerciales, sur la création d'espaces commerciaux et la mise en place de centrales d'achat.

- Les perspectives

Tombouctou et son artisanat continueront toujours de faire rêver et attirer les visiteurs de partout. Et, au moment où les peuples luttent pour le maintien et l'affirmation de leur identité et de leur savoir-faire dans un monde de plus en plus uniforme, la revalorisation et la promotion artisanales resteront une constante chez les acteurs. La meilleure restructuration possible du secteur peut être motivante et susciter des vocations au niveau des jeunes. Ceci aura le double avantage :

o d'assurer la relève, enjeu majeur de toute action s'inscrivant dans le long terme. Tant que les jeunes ne s'approprient pas ce savoir-faire, les risques de son abandon sont inévitables avec la disparition physique de ses dépositaires.

o d'absorber une partie de la jeunesse diplômée ou analphabète plongée dans le chômage. Pour qui connaît l'acuité de la question de l'emploi des jeunes, interpellation d'ailleurs commune à toutes les nations développées ou pauvres, la revalorisation des métiers peut offrir des portes de sortie. Les hommes politiques seraient mieux inspirés s'ils rivalisaient d'idées et d'initiatives pour trouver dans les entreprises de promotion et de revalorisation artisanales des stratégies de création d'emploi.

Conclusion

La culture matérielle fait partie de l'identité de toute société humaine. Elle s'exprime par les activités de production de tous les jours à travers les métiers qui sont les facteurs de production du bien-être social.

Puisqu'ils sont aussi des moyens d'expression artistique, les métiers ne méritent-ils pas d'être protégés et soutenus comme n'importe quel patrimoine? Longtemps restés sur leur notoriété légendaire, les métiers traditionnels - surtout artisanaux - se trouvent étouffés et menacés par bien des facteurs découlant de l'enclavement et des conditions environnementales difficiles. Si l'on n'y prend pas garde, le savoir-faire local de Tombouctou risque de disparaître, laissant place à des artisans achetant et vendant des produits et articles artisanaux importés des pays limitrophes.

Malgré les énormes difficultés, les moyens existent pour relancer le secteur car la volonté politique est affichée et manifeste. Les acteurs sont conscients de la nécessité de se remettre en cause et les ressources humaines existent pour cela.

Par Alfred Kalemby
Hamèye Wayé
Mohamed H. Dicko

Étude sur les saints de Tombouctou

I- Généralités

A- Méthodologie utilisée

Pour mener à bien l'étude, l'on a eu à utiliser les deux sources existantes, à savoir la tradition orale et les documents écrits. A cet effet, deux questionnaires ont été élaborés, l'un pour collecter les renseignements généraux et l'autre concernant spécifiquement les saints. Le premier s'adresse aux informateurs. Il a pour but de rassurer le chercheur que l'informateur maîtrise bien le sujet et que sa réponse peut être utile et surtout que celle-ci ne se trouve écrite dans aucun des ouvrages qui sont à portée. Quant au questionnaire relatif aux saints, il constitue une sorte de fiche signalétique pour chacun des saints que l'on aurait identifiés.

B- Aperçu historique

On ne peut parler du passé de Tombouctou et de sa région sans entrevoir leur toile de fond constituée par le Sahara. Dès lors, entrent en scène Berbères, Touaregs et Maures. Il convient de noter que ce sont les Lemtouna et Goddala qui créèrent plus tard la célèbre secte musulmane des Almoravides fondatrice de l'empire berbère du même nom et première islamisatrice des Noirs du Soudan. Quelques fractions de ces mêmes peuples atteignirent la région de Tombouctou et devinrent les Touaregs Iguellad auxquels vint s'ajouter d'autres groupes touareg. L'on doit noter que l'Islam avait réussi à s'implanter complètement en Berbérie vers 750. Cela explique la migration des Berabich, Arabes nomades originaires du Yémen qui, après avoir quitté leur pays au II^e siècle mêlés aux Messoufa du Sud marocain, durent s'enfuir vers le Sahara sous la poussée musulmane au VIII^e siècle. Ils ne tardèrent pas à s'implanter comme guides et convoyeurs des caravanes trafiquant entre les pays maghrébins et ceux du fleuve Niger après s'être approprié les mines de Teghazza aux dépens des Messoufa. Plus tard, au XV^e siècle, arrivèrent au Sahara les Beni Hassân et les Kounta. Ce furent ces Kounta et Beni Hassân qui se mêlèrent aux Berbères Zenaga du Hodh et de l'Azaouad qu'ils subjuguèrent. A partir de là, se formèrent les populations appelées Maures.

Parlant de Tombouctou, un vieux chroniqueur du XIV^e siècle disait : « C'est le lieu de rencontre de ceux qui voyagent en pirogue et de ceux qui cheminent à chameau. » La pirogue représente le Sud, c'est-à-dire le Soudan fertile et riche en divers produits. Quant au chameau, il représente à la fois l'Afrique du Nord et, par-delà, l'Europe, ainsi que les richesses de ces contrées. Ainsi, fallait-il au nord et au sud un intermédiaire à leurs échanges et un entrepôt à leurs productions. Ce fut le rôle éminent de Tombouctou.

Quelles sont donc les origines de cette ville dont le seul nom suscite tant de



curiosité et d'enthousiasme de par le monde ? Fondée au Ve siècle de l'Hégire par les Touaregs Imaghcharen à la croisée de deux grandes voies menant à deux mondes distincts, l'Afrique arabo-islamique et l'Afrique noire, Tombouctou ne tarda pas à devenir un haut lieu de tradition africaine et islamique, le creuset même où s'est réalisée une véritable synthèse des valeurs fondamentales des différentes civilisations dont le terroir du Mali a été le dépositaire privilégié.

La Cité mystérieuse - qui est dotée d'une grande âme - manifeste son originalité propre à travers ses monuments, ses places historiques, ses mosquées, les maisons de ses découvreurs, son artisanat plusieurs fois séculaire, ses processions et la pratique quotidienne de la religion islamique présente depuis toujours. Elle est à la fois à la porte du désert et aux confins de la zone fertile soudanaise. La proximité du Niger en fit un centre d'échange de premier ordre. Dans son exode forcé, la population active de l'Empire du Ghana et surtout celle de sa capitale, Koumbi Saleh (intelligentsia, marchands et artisans), après un séjour à Birou (actuelle Oualata), vint se fixer à Tombouctou qui bénéficia, dès lors, d'un apport appréciable tant en quantité qu'en qualité du point de vue démographique. La ville devint ainsi vers 1300 une métropole de plusieurs milliers d'âmes ou s'échangeaient du bétail et du grain et où s'achetait du sel de Teghezza.

C'était par Tombouctou, Teghazza, le Touat et le Caire que Kankou Moussa s'était rendu en pèlerinage à la Mecque. A son retour en 1325, il fit construire sous la direction d'Es-Saheli la grande mosquée de Tombouctou dénommée Djingarey-Ber et ce, pour consacrer l'appartenance de la célèbre cité, annexée en 1324 par son lieutenant Sagamandja, à ses États. Le premier groupe d'ulémas se forma autour de ce sanctuaire. Comme tout le Soudan nigérien relevait alors de la seule autorité du puissant empire mandingue, le trafic nord-sud s'organisa et Tombouctou attira peu à peu les marchands blancs du Nord et les marchands noirs du Sud.

Placée au carrefour d'une grande voie fluviale allant de l'ouest à l'est et des routes terrestres du Nord, elle suscita toutes les convoitises et fut souvent en proie à la rapacité de ses voisins. Après avoir prospéré sous l'autorité des Touareg, ses fondateurs, elle passa successivement sous la domination des Mandingues (1325-1455), des Touareg (1435-1468), des Songhay (1468-1591), des Marocains (1591-1618), des Peulhs du Macina (1826-1860), des Toucouleurs (1860-1861) et des Français (1893-1960). Entre 1750 et 1826, elle s'était constituée en pachalik indépendant et, entre 1618 et 1750, elle était passée de nouveau sous la coupe des Touareg.

Nonobstant toutes les vicissitudes de l'histoire, Tombouctou connut au XV^e et XVI^e siècles un véritable âge d'or. C'était alors un haut lieu de culture islamique. Des savants et poètes maures chassés d'Espagne étaient venus s'y réfugier, apportant avec eux les richesses spirituelles de Grenade et de Cordoue. Le foyer principal de cet épanouissement littéraire et scientifique était l'Université de Sankoré. La Cité mystérieuse comptait alors plus de 100 000 âmes. Elle était bien garnie de boutiques de marchands et d'artisans. Elle renfermait 25 ateliers de tailleurs brodeurs regroupant chacun 50 à 100 apprentis sous la haute autorité d'un chef moniteur, 180 écoles coraniques comptant 25 000 étudiants. La ville était le centre d'un gros commerce régional où s'effectuait un immense trafic interafricain. Cette grande métropole soudanaise était également un centre de finance et d'agiotage. On y négociait des traites tirées sur Fès, Kairouan, Venise, Genève et le Caire.

L'arrivée, en 1591, de la fameuse colonne de mercenaires commandée par Djouder, renégat espagnol au service du sultan du Maroc, marqua la fin du Songhay et le déclin de Tombouctou. Petit à petit, son importance commerciale diminuait. Au XIX^e siècle, avant même l'arrivée des Français, la réputation de cette métropole prestigieuse avait vécu. Malgré tout cela, la cité n'a pas perdu son mystère et son charme originels : elle continue d'exercer un attrait certain sur tous les esprits nourris de légende et d'histoire.

Elle demeure également une terre de baraka et le berceau d'un véritable humanisme nord-soudanien. As-saadi disait de Tombouctou : " Elle est la retraite des savants et des dévots, le séjour habituel des saints et des hommes pieux. "

II- L'étude proprement dite

Tout le monde parle de 333 saints de Tombouctou. La ville est même connue sous le vocable de "ville des 333 saints". D'aucuns croient à cela tandis que d'autres pensent que c'est plutôt un mythe. L'étude ainsi menée a prouvé qu'il y en a même plus et que ce chiffre a été peut être retenu à cause du symbole qu'il renferme. L'on peut estimer que l'essentiel est de pouvoir citer les noms de ses saints et de donner quelques renseignements utiles les concernant. C'est cet esprit qui anime le chercheur tout au long de cette étude. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il existe des saints enterrés à l'intérieur de la ville et d'autres tout autour.

Il semble que, selon certains commentateurs, le chiffre "333" correspond au nombre des saints enterrés dans les treize cimetières qui ceignent la ville. Voici la répartition que fait de ces saints Moulaye Ahmad Baber Al - Arawani.

Lieu d'enterrement	Nombre de saints
Cimetière de Sidi Mahmud	167 saints
Cimetière de Jama'a al - Hanna	40 saints
Cimetière de Sidi Ahmad Ben Amar	20 saints
Cimetière d'Abul Qassim al - Tawali	50 saints
Cimetière de Sidi Muhamad al - Makki	1 saint
Cimetière de Shaykh Tamba - Tamba	1 saint
Cimetière de Shakh Imam Isma'il	1 saint
Cimetière de Shaykh Imam Sa'id	1 saint
Cimetière de Sidi Muhamad Bukkou	1 saint
Cimetière de Shaykh Sidi - I - Wafi	21 saints
Cimetière de Shaykh al - Fa Moyya	1 saint
Cimetière de Shaykh Muhammad Sankaré	1 saint
Cimetière Sidi - I - Mukhtar al Saghir	14 saints
Total	333 saints

Cette répartition ne fait pas cas des saints enterrés à l'intérieur de la ville. La présente étude, comme elle a été définie, consiste à faire connaître, autant que faire se peut, les saints de Tombouctou, que ceux-ci soient enterrés à l'intérieur ou aux alentours de la cité. Cette étude n'a pas permis de faire connaître les noms de tous les saints. Cependant, elle a amené à mieux connaître certains. L'on citera des noms de saints sur lesquels on pourrait donner assez de renseignements tandis que, sur d'autres, il n'y a - pour le moment - que le nom ou simplement le nom du lieu où ils sont enterrés.

A- Les saints enterrés à l'extérieur de l'ancienne ville

1- Au cimetière de Sidi Mahmud

Selon la répartition présentée plus haut, 167 saints reposent dans ce cimetière. Les données dont on dispose ont permis

d'identifier un certain nombre. Il s'agit de:

o Sidi Mahmud b. Umar b. Muhammad

D'origine berbère, il serait né vers 868 de l'Hégire correspondant à l'année 1463 du calendrier grégorien. Il a occupé les fonctions de mufti et de cadî. Il se rendait régulièrement dans les marchés pour vérifier l'état des poids et mesures. Parmi ses œuvres connues, l'on peut citer des annotations sur Shaykh Khalil en deux volumes. Son lieu d'enterrement - qui porte son nom - est le cimetière le plus septentrional de la ville de Tombouctou. La tradition orale retient qu'il est enterré dans le vestibule de son domicile. Ce saint homme est cité dans plusieurs ouvrages de référence :

- "As - Saadat al - Abadiyya" de Mu-lay Ahmad Baber al - Arawani enregistré à l'HERIAB sous le n° 2752 p. 12 et p. 34

- "Tarikh as - Soudan" d'Abd Ar - Rahman As - Sa'di, traduit en français par Houdas, Paris, 1964, p. 62 et p. 64

- "Tarikh al - Fattash" de Mahmud Kâti et de Sidi Al - Mukhtar, traduction en français de Houdas et Delafosse, Paris,

1964, pp. 27, 28, 39, 93 et 174

- Poème sur les Awtad de Tombouctou, de Zayan Sidi

- Manuscrit enregistré à l'HERIAB sous le n° 575

- "Nayl al - Ibtihaj" d'Ahmad Baba al - Sudani, édition critique de Abd al - Hamid Harama

Sidi Mahmud b. Umar b. Muhammad est mort le jeudi 16 Ramadan 956 à Tombouctou.

o Al - Haj Ahmad b. Umar b. Muhammad Aqit b. Umar b. Aly b. Yahya

Né en 1457 et mort en 1535, il fut juriconsulte et professeur à l'Université de Sankoré. Il a écrit plusieurs collections et fait des annotations marginales. Les renseignements le concernant se trouvent dans le "Tarikh al - Fattash" (pp. 153, 174 et 210), "Nayl al - Ibtihaj" (pp.137-

138), "Saadat al - Abadiyya" (pp. 9 et 34), "Fath ash - shakur", Edition 2002 (p. 27).

o Muhammad b. Sidi Mahmud

Il est l'un des fils de Sidi Mahmud cité plus haut. Son nom figure dans le manuscrit n°575 dont l'auteur est Zayan Sidi.

o Umar b. Sidi Mahmud

Il occupa comme, son père, les fonctions de cadî à Tombouctou. C'est ce que rapportent l'auteur de "Saadat al - Abadiyya" et celui des poèmes sur les Awtad de Tombouctou.

o Muhammad Aqit

Selon le "Tarikh El - Fettach", le "Tarikh As - Sudan" et "As - Saadat al - Abadiyya", il est le premier des Aqit à quitter le Macina. Il transita par Birou (Oualata) avant d'entrer à Tombouctou. Il est enterré à 100 mètres du côté nord-est du sanctuaire de Sidi Mahmud.

o Al - Qadi al - Aqib

Il est né en 1507 et mort en 1582. Il a occupé les fonctions de cadî de Tombouctou pendant 18 ans. On lui doit la construction de la mosquée de Jama'a - al - Hanna et l'extension des mosquées de Sankoré, Djingarey Ber et Sidi Yahya. Les informations concernant ce saint se trouvent dans les ouvrages : "Saadat al - Abadiyya" (p. 13), "Tarikh al - Fattash" (pp. 107, 108, 111, 115, 119, 121, 122, 123, 124 et 186), "Tarikh as - Soudan" (pp. 32, 33, 35, 39, 40, 41, 57, 62, 63, 109, 110, 111, 117, 418, 213 et 216), "Nayl al - Ibtihaj" (pp. 353 et 354).

o Ahmad Baba As - Sudani

Il est né en 1556 et mort 1627. Il fut professeur à l'Université de Sankoré. Il fut déporté au Maroc de 1593 à 1607. Il est l'auteur de plus de 58 ouvrages. Son tombeau est situé entre celui de Sidi Mahmud et celui d'Alhaj Ahmad. Il est cité dans les ouvrages suivants : "As - Sadaat al - Abadiyya", "Tarikh al - Fattash" (pages 27, 101, 153, 159, 160, 17), "Tarikh al - Sudan" (pages 17, 47, 48, 58, 60, 79, 90, 103, 487) et "Izalat Ar - Rayb" d'Ahmad Bulâraf (pages 13, 24, 32, 41, 97).

o Abdurahman

Il est cité dans les poèmes de Zayan Sidi.

o Mohamed Bagayogo

Il a enseigné plusieurs années à l'Université de Sankoré et a eu le privilège d'avoir Ahmed Baba parmi ses étudiants. Il est cité dans "Nayl al - Ibtihaj", "As - Saadat al - Abadiyya", "Fath ash - Shukur", "Tarikh al - Fattash", "Tarikh al - Sudan" et dans les poèmes de Zayan Sidi, etc.

o Sidi Ahmad b. Shaykh Mahmud

9- Au cimetière de Shaykh Imam Sa'id

o Shaykh imam Sa'id

Il est décédé en 1747 et est enterré devant le premier château d'eau de Tombouctou. Il est cité dans "As - Sadaat al - Abadiyya" (p. 100) et dans les poèmes de Zayan Sidi.

10- Au cimetière de Shaykh Sidi Muhammad Bukku

o Shaykh Sidi Muhammad Bukku

Il est décédé en 1805 et est enterré à l'ouest du cimetière Idjé-thcina Sareï ou cimetière des enfants. Il est cité par les mêmes sources que susmentionnées.

11- Au cimetière de Shaykh Sidi - I - Wafi

o Shaykh Sidi - I - Wafi

Originaire d'Araouane, village situé à 265 km au nord de Tombouctou, il est décédé en 1709 et est enterré au cimetière portant son nom à l'ouest du deuxième château d'eau de la ville. Il est cité par les mêmes sources que Shaykh Sidi Muhammad Bukku.

12- Au cimetière de Shaykh al - Fa Moyya

o Shaykh al - Fa Moyya

Il est d'origine berbère. Le cimetière qui porte son nom est situé au nord de la place de la prière des deux grandes fêtes.

B- Les saints enterrés à l'intérieur de la vieille ville

1- Dans les mosquées

a- Mosquée Sidi Yéhia

A tout seigneur tout honneur : Sidi Yéhia est celui que l'on appelle le patron des saints. Enterré dans la mosquée qui porte son nom, il serait venu d'Andalousie, en Espagne, à travers la Mauritanie. Dès son arrivée à Tombouctou en 1440, il alla réclamer la clef de la mosquée, construite depuis 1400, d'après la tradition, par un marabout du nom d'Al - Mukhtar Hammallah. Il était un éminent professeur : à la fois imam et caïd, il exerçait aussi le commerce. Au nombre des miracles qu'on lui attribuait, l'on peut retenir deux, cités dans le "Tarikh as - Sudan" (p. 83). Un jour, une pluie imminente se préparait, le tonnerre grondait, ses élèves qui avaient peur de se mouiller voulaient entrer dans la mosquée quand Sidi Yéhia leur dit : «Restez car j'ai entendu l'ange ordonner aux nuages d'aller tomber ailleurs.» Peu de temps après, les nuages se dispersèrent et pas une goutte ne tomba.

Un autre jour, ses cuisinières lui préparaient un poisson frais. Du matin au soir, le feu ne produisit aucun effet sur le poisson. Elles furent fort étonnées de cet état de fait. Informé, Sidi Yahya leur répondit :

« Ce matin, en passant par le vestibule pour aller à la prière, mon pied a touché quelque chose de frais, ça peut être le poisson. Sachez que tout ce qui a touché mon corps ne peut pas être brûlé par le feu. » Le shaykh mourut vers 1463 - 1464.

b- Mosquée de Sankoré

o Nana Mamma

Cette femme, d'origine berbère d'après notre informatrice, est enterrée du côté ouest de la mosquée à côté de la porte ensevelie.

o Abdu Nuh Baba Ijé

Il est enterré dans la mosquée du côté est.

c- Mosquée Djingarey - Ber

o Shaykh Ismail

Il est enterré dans la mosquée du côté de la deuxième porte qui fait face au Sud.

o Missiri Bana

D'origine peuhle, il est enterré sous le minaret de la mosquée.

o Missiri Boubou

Ce saint d'origine peuhle est enterré sous le minaret central de la mosquée. Son tombeau se trouve au niveau d'un trou qui donne sur la rue du côté sud-ouest de la mosquée.

3- Dans les rues et les vieilles maisons

Il s'agit ici de présenter simplement la liste des saints que nous avons pu identifier à l'aide de nos informateurs.

a- Au quartier Djingarey - Ber

o Mahamane

o Mahamane Youssoufi

o Mohamed Kona Woro (d'origine bambara)

o Nana Fatouma Kayna bint Moulaye

o Baber Baba Ijé

o Alpha Lamine

o Khatib Issa

o Khatib Moussa

b- Au quartier Sareykeïna

o Abdallah

o Imam Saïd

o Abdou Salam Sangaré (Peuhl)

o Cheick Mahmoud

o Cheick Oumar

o Sidi Mohamed Abouh (Algérien)

c- Au quartier Badjindé

o Chirfi Abdourrahmane

o Chirfi Bourakoï (Algérie)

o Mahamane Askia

o Nana Mariam Wangara

o Cheick Abdourrahmane

Conclusion

Ce travail n'est qu'à ses débuts. Il doit donc se poursuivre puisque l'on est convaincu que ceux qui auront à le lire feront part de leurs remarques et suggestions aux auteurs pour leur permettre de le compléter.

Sources utilisées

o AS - SADI Abderrahmane, "Tarikh as - Sudan", Maisonneuve, Paris, 1981

o KATI Mahmud et Sidi - I - Mukhtar, "Tarikh al - Fattash", Maisonneuve, Paris, 1981

o "Taz kirat an - nisyan", Maisonneuve, Paris, 1965

o MARTY Paul, "L'Islam et les tribus du Soudan", tome II, Ernest Leroux, Paris, 1920

o BABER Mulay Ahmad, "As - Sadaat al - Abadiyya", manuscrit n° 2752, IHERIAB, Tombouctou

o SIDI Zayan "Awtad Timbuktu" (recueil de poèmes), manuscrit n° 575, IHERIAB, Tombouctou

o "Al - bartili Fath ash - Shakur Ahmad Baba as - Sudani"

o "Izalatu Ar - rayb"

o "Nayl Libtihaj"

Sources orales

o BEN ASSAYOUTI Abderhamane, imam de Djingarey-Ber - Tombouctou

o ALHAKOUM Imam, imam de Sankoré - Tombouctou

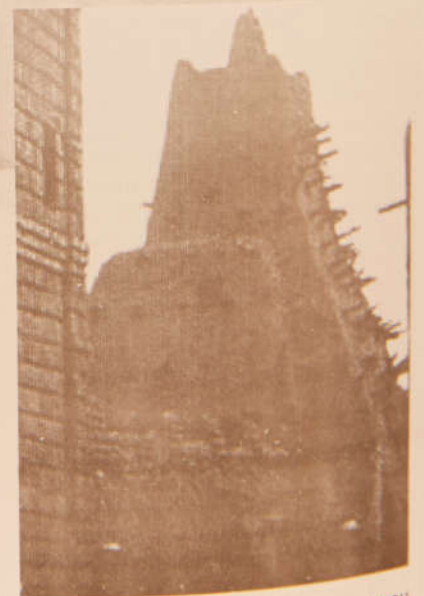
o GADEY Ousmane, chef du quartier Sareykeïna - Tombouctou

o MAHMUD HASSEYE Baba, imam de Sidi Yéhia - Tombouctou

o DJINI Mahamane, notable Badjindé - Tombouctou

o BANIA Hamey, ancien professeur d'arabe au lycée Mahamane Alassane Haïdara - Tombouctou

Par Sidi Mohamed Ould Youbba





N'GOUNA

Un héros de la résistance coloniale

Nous avons voulu faire cette étude pour réhabiliter un homme qui s'est battu jusqu'au dernier souffle contre la présence des Français dans la région de Tombouctou. Mohamed Ali, surnommé N'Gouna Ag Shaykh Mohamed Ahmad Ag Hawalan al-Ansary, est né à Farsh dans le cercle de Goundam, en région de Tombouctou, vers 1250 de l'Hégire, soit l'an 1842. Il est issu d'une grande famille des Kel Antassar se réclamant de Infa. Il fut élevé par ses oncles paternels qui étaient de fervents croyants attachés au Coran et à la Sunna.

Son époque fut celui des guerres, des viols et des pillages. C'était une période où régnait la loi de la jungle. Cela coïncida avec l'arrivée des Français dans la région pour occuper les territoires. Une lutte s'engagea entre les Français et les Kel-Antassar qui défendaient leur territoire, leur dignité, leur identité et leur vie.

N'Gouna prit le commandement de la tribu vers 1275 de l'Hégire, soit en l'an 1875, conformément au vœu de tous les Kel-Antassar et de toutes les autres fractions avec comme la seule condition d'être juste envers tous. Depuis sa prise de pouvoir, il fit régner l'ordre et la discipline dans toute la zone soumise à son autorité. En lui, l'on reconnaissait un homme pieux, patient et très intelligent. Il était constamment en

contact avec le conseil de la Sharia qui l'aidait dans ses prises de décisions. Il n'avait jamais fui devant ses responsabilités qu'il assumait en tous lieux et en toutes circonstances. Il veillait personnellement pour que les biens qui sont destinés à être distribués aux familles le soient correctement. Il ne demandait jamais au peuple un sacrifice au-delà de ses possibilités. Il punissait l'opresseur même lorsqu'il s'agissait d'un membre de sa propre famille.

N'Gouna a eu à se défendre contre des fractions appartenant à la même aire géographique que lui comme d'autres venant d'ailleurs. Il s'agit des Kounta, des Oulad Alloush, des Oulad Daoud, des Mashdouf et des Peulhs. Selon Mohamed Ag Ibrahim Al-Ansari, dans les guerres contre les autres fractions,



les Kel-Antassar ont toujours fait preuve d'humanisme, c'est-à-dire qu'ils ont agi sans violence exagérée. Au nombre de leurs principes en matière de guerre contre l'ennemi, l'on peut retenir l'absence d'attaque contre les faibles (femmes, vieillards, enfants). A noter que ces principes sont conformes aux hadiths du Prophète Muhammad.

En plus des combats que N'Gouna a menés contre les ennemis de l'intérieur, il a affronté les envahisseurs français. Il s'agit de la fameuse guerre de Takoubaou ou "guerre des sabres". Au cours de cet affrontement qui a eu lieu dans la nuit du 14 juillet 1894 à l'ouest d'Al-Masha (dans l'actuel arrondissement de Douéitchiré), les Kel-Antassar, conduits par N'Gouna, ont eu le dessus sur les troupes françaises. Cette nuit là le colonel Bonnier et tous les soldats français et renégats qui l'accompagnaient perdirent la vie. Ce héros a tenu tête pendant quatre ans mais la politique française, utilisant toutes les armes, a eu raison de lui. Il fut contraint de s'exiler pour une année. A son retour en 1907, il fut assassiné par le lieutenant français dépêché auprès de lui pour l'amener à renoncer à la résistance.

Après sa mort, les autorités françaises, maîtres des lieux, choisirent à sa place son cousin paternel qui était un de leurs proches. Ainsi verra le jour une nouvelle politique de nomination des chefs basée non pas sur des critères de choix bien définis mais sur le degré d'obéissance de ceux-ci vis-à-vis des nouveaux occupants. Le peuple se trouvait désormais entre les mains de dictateurs qui en faisaient des sujets et non des citoyens libres, entraînant ainsi la fin d'une génération d'hommes intègres au service de leur peuple.

Par El-Noury Al-Ansary





